

Berthelot Brunet

**Le mariage blanc
d'Armandine**

BeQ

Berthelot Brunet

(1901-1948)

**Le mariage blanc
d'Armandine**

Contes

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 122 : version 1.02

Berthelot Brunet a touché à presque tous les genres. Il a publié un recueil d'essais (*Chacun sa vie*, 1942), de contes (*Le mariage blanc d'Armandine*, 1943), un roman (*Les hypocrites*, 1945), et même une *Histoire de la littérature canadienne-française*. Il a fait de la critique littéraire et a collaboré à maints journaux et revues.

Le mariage blanc d'Armandine

Édition de référence :
Éditions de l'Arbre, Montréal, 1943.

Le mariage blanc d'Armandine

*où il est démontré que la sainteté est fruit de l'art
et que l'impuissance n'est pas vertu.*

Il ne faut pas juger : ce n'est pas l'envie qui manque ni le motif, vous l'avouerez quand j'aurai conté l'histoire d'Armandine. L'ai-je bien connue ? J'en fus sans doute empêché, cette femme pittoresque m'ayant agacé au point que ce récit me dégoûte avant que je le commence. L'on sait que Dieu créa la moitié de l'humanité pour exercer la patience de l'autre. Armandine en fut la preuve. Elle m'apprit aussi que certaines vertus ne subsistent que pour avertir les honnêtes gens de n'être pas vertueux ainsi. Je songe à la cinquième colonne des vices.

Vous ne connaissez point Armandine, et je me fâche trop vite. Pourtant l'avez-vous rencontrée à maintes reprises, et vous avez rencontré son

Ferdinand. Rappelez-vous, Ferdinand, ce nez mince autant qu'il était long, ces yeux qui n'avaient de cesse et qui furetaient. Lorsqu'il parlait, son nez se pinçait encore plus. Qu'il fut crispant ! Ces gestes saccadés, cette hâte constante pour ne rien faire ! Pour faire une gaffe !

Commençons. Vous avez deviné que c'était encore une histoire de boisson et que Ferdinand, lui qui n'en buvait jamais, lui qui ne buvait jamais, ce jour-là, parce qu'il avait bu deux doigts de vin, la demanda en mariage. À coup sûr Armandine s'y attendait. Prévoyait-elle une demande aussi subite ? Elle prévoyait tout, mais les prophéties d'Armandine ! Quoiqu'il en soit, ils étaient faits pour s'entendre, pour se quereller tout le long d'une existence sans événements. Ce n'est pas qu'ils ne fissent de la moindre chose un événement : ces existences sans événements sont fort remplies, bourrées de ce qu'il ne faut pas mettre.

Je ne me flatte pas d'être observateur, j'ai surtout l'observation de l'escalier, mais cela

sautait aux yeux. Ne soyez point surpris que j'aie tout deviné : regardez plutôt en vous l'image de Ferdinand et de son Armandine, c'est assez pour deviner l'histoire. Je la conte.

Ils furent si gênés que jamais ils ne surent comment cela s'était passé. Côte à côte, à la distance respectueuse que fixait la timidité plus qu'une pudeur inquiète, ils avaient fait route. Ce n'était pas la première fois, c'était la première fois qu'ils ne se séparaient tout de suite. Même, Ferdinand s'était permis de conter des histoires. Quelles histoires ? Nous ne le saurons jamais. Les eussions-nous accompagnés que nous n'aurions rien compris, sinon que, rouge comme un coq, Ferdinand s'efforçait à la gaudriole. Il bégayait, et l'intention était surtout dans le regard, qu'il détournait du reste. Pour Armandine, ce n'est pas qu'elle les écoutât non plus. Un lacet de son soulier s'étant rompu, elle n'aurait pu suivre aucune conversation. Ensuite, Armandine écoutait-elle jamais ?

Ses regards dérobés et sournois ne perdaient rien, et ce qu'elle avait observé, c'est que

Ferdinand avait la figure rouge. Cet ingénu s'excusa :

– Je me suis laissé tenter.

Pour que Ferdinand se laissât tenter, il fallait que l'occasion fût d'importance. Il est vrai que l'on ne meurt pas tous les jours et, si, dans la maison du mort, il avait suivi les cousins jusqu'à la cuisine, c'est qu'il espérait que l'on parlerait.

Le mort, c'était le vieux Grenier. La veille, *il avait passé, comme un poulet*. Pour que Ferdinand et Armandine ne fussent pas le soir chez eux, cela demandait un mort de conséquence. Armandine était petite cousine du vieux, qui avait beau vivre chez les Mathieu : Ferdinand était encore plus *proche parent* que ces dépensiers. Ferdinand et Armandine n'avaient-ils pas tous les droits à l'héritage, aux piastres que le vieux avait laissées ? Qui ne le savait ? Si le grand-père de Ferdinand n'avait fait vivre deux longues années cet orphelin, quand il n'avait pas 15 ans, aurait-il plus tard acheté ce commerce qui l'avait enrichi ?

Les cousins ne soufflèrent mot. Ils devaient

pourtant savoir. Si Ferdinand avait bu cette boisson pour rien ? Deux jours, il en aurait l'estomac dérangé. Il digérait pourtant assez mal déjà.

Cependant, comme pour prendre de l'avance, il avait demandé Armandine. Tout à l'heure, ce vin le convainquait que l'héritage était assuré, et c'est pourquoi il parla, lui si gêné ! Il avait pris une chance, doutant qu'elle accepterait.

– J'étais certaine que vous finiriez par là.

Pourquoi ? Jamais il ne plaisantait avec les femmes, et c'est à peine s'il riait, lorsque, d'aventure, il entendait des contes polissons. Ce rire était forcé et, déclenché, il ne s'arrêtait plus. Il avait honte, des semaines durant. Embarqué maintenant, il regrettait déjà.

Je n'ai pas dessein de me pencher sur la profondeur de ces âmes. Je laisse aux satiriques le soin de s'extasier sur l'âme des imbéciles. Ferdinand était une créature de Dieu, je le confesse : confessez en retour que la création est diablement déchue et que le péché originel a passé comme une blitzkrieg.

Vous dirais-je que jamais Ferdinand ne s'inquiéta sur le genre de femmes qui était le sien ? Sans avoir conscience nette de ses goûts, ce nez mince et long savait pourtant qu'il aimait les grosses nourritures. Savait-il qu'il aimait les petites femmes grasses ? Se le demander l'aurait fait rougir. Par manque d'habitude, il serait resté coi et pudique. La maigreur parfaite d'Armandine lui était donc un alibi. Ferdinand se croyait un dévot et la mortification des crétins peut avoir de ces complications.

Ce qui excusait Ferdinand à ses propres yeux, c'est qu'Armandine, par l'esprit et le comportement, avait tout pour lui plaire.

Au sujet de Ferdinand, plaire est un mot indécent : disons plutôt qu'Armandine avait tout pour le contenter. Ce mot est encore indécent, mais il faisait partie du vocabulaire égoïste de Ferdinand.

Personne n'ignorait que, pour elle, Armandine

dédaignait les femmes qui s'occupent des hommes. Elle avait sa maison, elle avait son ordinaire. Son ordinaire, c'était peu de chose : elle ne mangeait guère et ce n'est pas souvent qu'elle se permettait des gourmandises, comme elle disait, en faisant une moue de petite fille qui lui décrochait la mâchoire. Au fond de sa chambre, elle avait une horloge *grand-père*, qu'elle époussetait et polissait avec amour. Il y avait aussi les lettres du grand-oncle, qui fut zouave pontifical. C'était son trésor. Aux initiés, elle consentit parfois à en montrer quelques-unes. Certains jours, elle rêvait d'avoir un *coffre* à la banque pour y déposer cette correspondance : on ne sait jamais, les voleurs...

[J'ai mis la main sur cette correspondance, et, au risque de troubler les mânes d'Armandine, je la publierai un jour à votre grande joie.]

Vous le pressentez, Ferdinand était aussi un *homme de maison*. Depuis deux ans que son père était mort, il n'était sorti qu'une fois, le soir : une séance à l'école paroissiale. Il avait été fatigué deux jours. Cependant, il assistait à tous les

exercices de la retraite, du mois de Marie, du mois du Sacré-Cœur, du mois du Rosaire, de la congrégation des hommes ; on n'appelle pas ça sortir.

En outre, par désennui, Ferdinand formait une collection, celle des illustrés de la *Presse*, depuis les premiers numéros. Un cousin lui fit cadeau de ces premiers numéros et il la continuait. C'est à peine s'il en manquait cinq, six... Des jours, parce qu'une pareille collection, c'est précieux, il pensait à l'assurer.

Voilà qu'il avait bu. Ce n'était peut-être pas péché, ce n'était peut-être qu'une imperfection, c'était dans un bon but, et, de l'héritage il aurait distrait maintes grand'messes, et, du reste, il était sans obligations. Crainte des cotisations et des quêtes, il n'était pas même affilié à la Société de tempérance. Cependant, voilà qu'il connaissait d'expérience les ravages de la boisson. Se sentir drôle, excité, comme ça lui enseignait les malheurs qui peuvent fondre sur les ivrognes. « On ne sait plus ce qu'on fait », non, ce n'était là une expression exagérée. En outre, d'avoir

demandé ainsi la grande Armandine, il se croyait presque indécent. Au fait, y eut-il jamais rien de plus indécent ? L'envie lui serait venue d'aller tout de suite à confesse. Non, il ne boirait plus comme ceux-là qui boivent pour se désennuyer. Il avait décidément trop à faire pour connaître le désœuvrement.

Trois rues avant le *chez-eux* d'Armandine, il la laissa. On ne sait jamais, il y a de si mauvaises langues. Armandine ne rentra pas tout de suite, non plus. C'était plus prudent. Et puis, ce serait une chose faite, elle se rendit à l'église, pour un *bout de prière*.

Vous attendez ici le paragraphe sur la dévotion d'Armandine, sur son état d'âme. On n'est pas demandé en mariage tous les jours. Pourtant, parce qu'il s'agit d'Armandine, je ne saurais marquer ces réactions. Ni l'un ni l'autre, je vous l'ai dit, n'eurent jamais de ce jour un souvenir. Cela s'était fait : ils ne pouvaient dire plus. On ne se rappelle pas le détail d'un accident. L'amour et le mariage, dans la vie d'Armandine, c'était un accident, c'était même une catastrophe. Passons

donc à l'église avec Armandine qui trempait copieusement sa main dans le bénitier.

À l'église, elle ne passait pas, elle y coulait tous ses instants libres. Femme de maison, Armandine était aussi une femme d'église. Je l'ai rencontrée souvent en prières. La première fois, lorsque, reprenant timidement des habitudes oubliées, dans l'ombre d'un bas-côté, où je cachais mes tentatives d'oraison, je sursautai. Une longue forme noire me touchait le bras et, sans préambule, me tendait un feuillet de prières, la neuvaine des Trois Ave Maria, me conjurant d'entrer en union de prières avec elle. Armandine fut mon initiatrice à la communion des saints. Plus tard, lorsque j'allais à l'église, les heures qu'il y a moins de dévotes, dans l'ombre, j'entendais des gémissements, puis un chuchotement rapide, et, ainsi que l'on s'habitue au clair obscur, je saisissais quelques mots : « Mon Dieu, ayez pitié de papa, qui est peut-être au purgatoire, de maman, de mon oncle Arsène, qui a besoin de prières, ayez pitié de Clara, qui se conduit mal... » La litanie continuait. Je ne faisais plus oraison, mais exercice de patience. C'est

qu'Armandine continuait de jongler dans l'église, *jongler*, cette inquiétude de la pensée timide. Même silencieuse, ses lèvres remuaient toujours. Elle *jonglait* tout le temps.

Ce soir-là, je ne pus hélas ! entendre les prières d'Armandine, cet épithalame singulier. Pauvre Armandine ! Aurais-je pourtant le courage de la plaindre ? Était-elle si pitoyable ? Ce jour entre les jours, elle avait les yeux plus grands que la panse. Elle exagérait et voulait cumuler, partager un héritage avec Ferdinand. Il n'y avait pas si longtemps, elle en avait reçu un autre. Ce n'était pas grand'chose, mais assez pour vivre à ne rien faire. Par malheur, des êtres comme Armandine ne peuvent rester à ne rien faire. Elle n'aurait pas été femme autrement, elle avait voulu être comme les autres. Son père mort, elle avait voulu travailler. Parce qu'elle possédait sa petite assurance, elle aurait à coup sûr pu attendre, mais elle pensait au lendemain. Elle s'était mise dans la couture. Elle n'aurait pas travaillé, elle, pour s'habiller : elle travaillait pour être *propre*. Le patron l'avait liquidée. C'était un homme en l'air, qui aimait les jeunes visages et

les ouvrières pas sérieuses. Elle se cherchait une place, maintenant, elle avait peur d'entamer son petit héritage.

Voilà qu'elle avait *trouvé*.

Pour Ferdinand, il avait une excuse, qui l'avait poussé, le vin aidant. L'autre semaine, il s'était aventuré, le soir, par des petites rues, près du marché. Il allait justement faire son petit marché de fin de semaine et, en pleine rue, il s'était fait voler. Sa peur fut si grande qu'il n'aurait su dire comment cela s'était passé. De peur de se faire *arrêter* lui même, il n'avait pas alerté la police. Cependant, en dépit de tous ses efforts pour cacher son malheur, il craignait que sa sœur ne le sût, il craignait de se couper, quand il irait la voir, dans cinq mois au Jour de l'an. Ces craintes conjuguées l'avaient préparé.

Ni l'un ni l'autre n'hésitèrent et ils se marièrent. Je n'ai jamais vu rougir personne autant qu'Armandine à son mariage. On en oubliait la gaucherie de Ferdinand, l'attitude des témoins. C'était à se demander où l'on avait été cherché ceux qui « leur servaient de pères ». On

n'avait d'yeux que pour Armandine. J'entendis mon voisin : « Elle va éclater, ça n'a pas de bon sens, rouge comme ça. »

Sur le seuil de l'église, il y eut une courte discussion. Armandine commandait au chauffeur de les conduire tout de suite à la gare. Chez les Dussault, on avait préparé un petit goûter et on ne réussit pas à la convaincre de s'y rendre : je vous ai dit qu'Armandine était à part des autres. Ce qui se passa ensuite, vous entendez bien que je ne vous en saurais donner le détail. Ce que j'en ai su, et par quels recoupements, je vous le laisse à deviner et que tous leurs malheurs viennent de là.

Dans le train qui les menait à une campagne ignorée où Armandine avait un oncle à héritage éventuel (comme Ferdinand, elle collectionnait les héritages : on a la poésie qu'on peut), dans le train, il y eut accalmie. Pas trop de voyageurs, assez cependant pour ne pas être « tout seuls ». Presque avec galanterie, Ferdinand ouvrit la fenêtre, et l'air soulagea les joues rouges d'Armandine. Ils mangeaient des « lownies », et, la bouche emplie, la conversation languissait.

Cela encore les soulageait. Ils évitaient de se regarder, et, dès qu'un œil s'égarait, ils plongeaient les mains dans la boîte de bonbons, qu'ils retiraient aussitôt, si les doigts se rencontraient.

Ferdinand eut un mot d'émotion. « Lorsqu'on aura un vrai *chez-nous* », fit-il, à propos de je ne sais quoi. Ce *chez-nous* voulait dire beaucoup. J'accorde même qu'il y avait une pointe de sentimentalité bébête. Pas au sens que vous l'entendez, parce que, si Ferdinand et Armandine se permettaient parfois la sentimentalité, c'était l'avarice qui humectait leurs yeux. Un *chez-nous*, ce n'était pas une maison où être heureux ensemble, c'était se voir enfin propriétaires, ne plus payer loyer. Une maison sans étage dans la banlieue la plus minable leur était ainsi appartement somptueux. Ils en seraient les maîtres, ce serait à eux. Toute sa vie, il faut avoir été à loyer pour tout, si l'on veut comprendre un tel sentiment.

Ma foi, lorsque Ferdinand s'écria : « Quand on aura un *chez-nous* », les yeux d'Armandine

s'allumèrent, et elle se prit à rêver. Elle ne rêva pas longtemps. Vous saisissez que tous deux ne pensaient qu'à une seule chose, et ces deux timides avaient honte. Aussi peu habiles qu'ils étaient, n'avaient-ils pas raison de craindre quelque gaffe ?

La gaffe n'eut lieu ni le soir, et, parce qu'ils retardèrent de plus en plus le moment fatidique, ni la nuit. Mais, pour ne pas alarmer l'âme laurentienne, glissons.

Les voilà donc dans la chambre mise à la disposition de leurs ébats éventuels. La chambre était vaste, et le lit plus encore, où matelas et couvertures s'entassaient. C'était la chambre d'en haut. Elle sentait un peu la souris, le renfermé surtout. Du plafond, quelque chose de lourd oppressait. Ce n'est pas à Ferdinand, ni à Armandine qu'on aurait pu demander d'ouvrir les fenêtres. Bien assez que, dans le train, cette fenêtre ouverte leur eut donné un peu d'enrouement. Du reste, la gêne embarrassait leur gorge.

Seuls et porte close, ils n'osèrent se regarder.

Enfin, prenant son courage à deux mains, Ferdinand enleva ses souliers, et, sans songer que c'était avec un mouchoir propre du matin, il se mit à les froter et à les polir. À l'autre bout de la chambre, Armandine s'était agenouillée et mise en prières. Je vous ai dit qu'Armandine priait haut. La pudeur haussait encore le ton et, savait-il pourquoi ? Ferdinand, aussi gêné, avait envie de rire.

Armandine priait sa litanie, où toute la parentèle se déroulait, et Ferdinand, debout, n'osait pourtant se joindre à elle, qui, maintenant, était sa femme, puisque, bénis par le prêtre, ils étaient seuls dans la chambre où il se déchaussait. Tout à coup il ne sut quelle idée lui venait :

– Armandine !

Elle redressa la tête dans l'ombre, et il vit ses yeux de victime :

– Laissez-moi faire mes prières.

Il sentait déjà la tristesse monter, la tristesse quotidienne. Chaque soir, comme Armandine, il

ne se couchait sans que la crainte des mauvais jours ne le submergeât, et, parfois, presque pour rien, bien qu'il la craignît plus qu'il ne craignait toute chose, parce qu'il *n'avait presque rien devant lui*, il songeait à la mort. Il n'avait plus de gêne : la tristesse l'emportait, et, les pieds dans ses grosses chaussettes, il marcha vers le lit, où, sous l'oreiller, il déposa son porte-monnaie. Il sentit que, dans ses prières, Armandine lui lançait une œillade furieuse : « Elle voudrait que mon argent, je le place sous son oreiller à elle, je suppose. »

Puis, sans plus tarder, gardant sa chemise, dont il n'avait détaché que le faux-col, Ferdinand s'enfouit dans les couvertures, la tête sous l'oreiller : c'était une de ses manies. Maintenant, il voulait tout oublier, ne plus penser à rien. C'est à peine s'il perçut que sa femme s'étendait, très éloignée, sur l'autre côté du lit.

Dormirent-ils ? Ils ne le surent jamais, ivres qu'ils étaient de gêne, de timidité et de mauvaise humeur.

Le matin, il ne bougea lorsqu'elle se leva. La

chambre n'avait pas de persiennes et il faisait grand soleil. Quelques instants, il demeura immobile, puis à son tour se leva bravement, avec un peu de remords d'avoir été si peu hardi. D'un œil en dessous, il observait Armandine qui, le dos tourné, arrangeait quelque affaire. Il lui semblait qu'elle cousait. « Elle a pensé à apporter du fil et des aiguilles », songea-t-il, et, déjà, il était fier de sa femme.

Elle l'avait vu, et, d'un ton égal, mais l'œil sévère, elle dit :

– J'aime pas qu'on regarde ce que je fais.

Rabroué, il se rappela qu'il n'était pas habillé, et, vite, dépêcha. Il entendait Armandine, qui, tournant dans sa chambre, de sa voix de tous les jours, disait :

– Que c'est donc sale, ici, il faudrait un ménage, un vrai !

Cela lui donna de l'aplomb. Maintenant, il était habillé, et, pour la première fois, en ces heures troubles, il alla vers elle, les bras

entrouverts. Un peu plus, il l'embrassait.

– Comment ! Avec ma robe neuve !

Ferdinand l'observait à la dérobée : elle a changé de robe, et cette robe neuve, il l'a vue souvent.

Sans plus tarder, Armandine et Ferdinand revinrent. Le voyage de noces n'avait duré que trente-six heures. On ne peut dire si cette nuit à la campagne leur avait appris la connaissance du bien et du mal. Ils étaient changés pourtant, et une brusquerie dans le ton avait remplacé la gêne de la veille. Lorsque Ferdinand demanda, d'une voix maussade : « Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? », surprise par ce tutoiement, elle répondit : « Tiens ! le ménage, l'ordinaire ! » Une fierté lui montait des entrailles.

Il y avait quelque chose de changé. Sans doute, Armandine et Ferdinand restaient chastes comme des anges vieux garçons, mais Ferdinand fumait la pipe, maintenant, dont le tabac l'étouffait, et Armandine, avec amour, arrangeait les vêtements de son homme. C'était sa façon d'entrer en ménage : elle était propriétaire des

vêtements de son mari, à qui cela déplaisait souverainement. Elle répétait, ne pouvant encore le tutoyer :

– Je vous dis qu’il y a un bouton qui manque.

Il était obligé de la quitter, d’aller faire un tour.

Pour Armandine, dans le petit logement qu’ils avaient fini par attraper (hélas ! ce n’était pas encore leur *chez-eux*), elle s’affairait, elle frottait, rangeait, s’esquintait, se tuait de fatigue, et, n’eût été une sourde humiliation qu’elle ne s’avouait pas, elle aurait été presque heureuse.

Les scènes n’en tardèrent pas moins à commencer. La première, ce fut au sujet du portrait. Elle feuilletait un album de photos, lorsqu’il vint familièrement au-dessus de son épaule :

– Qui, celle-là ?

– Vous me reconnaissez pas ?

Justement, elle était fière de ce *portrait de jeune fille*, pris chez Pelletier, elle était fière de l’unique photo qui l’avantageait.

– C’est pas bien ressemblant.

– Dis-le donc que tu me trouves laide !

Elle le tutoyait pour la première fois. C’était grave. Il l’oublia. Elle ne l’oublia pas.

Ce qu’il ne parvenait pas à lui pardonner, c’était les longues séances qu’elle passait aux cabinets. Armandine prenait grand soin de ses intestins, et les séances duraient au point de blesser Ferdinand, qui n’était pas si délicat. Néanmoins, il n’en souffla mot. D’autant que, chaque fois qu’il y avait une dispute, ce qui arrivait de plus en plus, elle prenait un air de victime.

Les querelles devenaient donc fréquentes. Un beau matin, par exemple, à propos de je ne sais quel nom :

– Ça prend un *q*, je te dis.

– Non, ça prend un *gue*.

Il partit en brisant presque la porte.

S’il n’y avait eu que ça ! Il y avait les questions d’argent, et à son argent, comme à l’argent d’Armandine, réserve sacrée à tous deux,

il n'aurait jamais voulu toucher. Son mince salaire ne suffisait pas. Comme elle disait, elle se rongeaient les *sangs*.

– Il ne me donne pas de quoi vivre. Il cache son argent ou bien...

Elle pensait aux mauvaises femmes.

– Il se cache.

La prochaine fois, elle se promettait toujours de l'embrasser comme les autres, de le retenir. Elle ne pouvait, c'était plus fort qu'elle, la timidité et la pudeur la nouaient.

Ferdinand restait soucieux. Pour un timide, il y avait de quoi. Il venait de recevoir sa « taxe d'eau ». Il possédait un compte de banque, mais s'il y recourait, elle le saurait. Il fit mieux. Au moment qu'elle était au marché, il prit l'horloge grand-père, dans un accès subit de démence, et, aidé d'un gamin, à qui il recommanda de ne rien dire, il alla la vendre.

– Je ne suis toujours pas pour demander à mes amis.

Non, ça, jamais ! La taxe d'eau fut payée. L'horloge grand-père n'eut pas le temps de revenir, et Armandine le surprit en n'en parlant pas. C'est qu'elle avait son idée. La disparition de l'horloge avait sonné le dernier coup.

– Il dépense avec les mauvaises femmes. Il ne me donne pas ce qu'il me faut. On va se séparer et il me paiera une pension.

Elle *était décidée* d'aller voir un avocat, au risque d'entamer son compte de banque. Ça en valait la peine.

Car, décidément, ça allait de mal en pis. Et Ferdinand pouvait-il supporter cela, lui ? Il ne savait à quel saint se vouer, et le plus cocu des maris n'a jamais regretté son mariage autant que Ferdinand. Armandine lui parlait à peine. Un matin, l'imagination saugrenue lui vint d'acheter de l'iode et de forger un drame. Il plaça le flacon dans le garde-manger et appela Armandine :

– Regarde, Armandine, il y a du monde qui m'en veut. Ils ont voulu m'empoisonner. Ils sont venus ici.

Sans dire mot, Armandine s'empara de la bouteille et jeta le contenu dans l'évier. Selon son expression, Ferdinand ne savait où se mettre. Tout pieux qu'il se croyait, tout craintif qu'il fût, il rêvait au suicide. Cet homme qu'il connaissait, par exemple, et qui, un matin que, trop peu dégrisé pour affronter son travail, s'était empoisonné.

C'est à cette époque que Ferdinand se mit à sortir le soir. Il allait surtout chez un camarade plus riche, Fortunat. À ces visites, Fortunat se donnait l'illusion d'être un maître, en faisant *faire ses commissions* par Ferdinand, et l'autre se vengeait en égratignant le vernis des meubles, quand son ami tournait la tête.

On a chacun ses amis riches, et Armandine, quémandeuse et qui escomptait attraper des robes défraîchies, trois fois, alla chez des parents riches.

Il était temps qu'arrivât la séparation. La médiocrité de ce mariage blanc était trop parfaite, dans son ennui et ses querelles, pour qu'il ne prît fin. Ce fut encore un héritage qui en fut

l'occasion, et d'un cousin encore.

Lorsque Ferdinand et Armandine *se parlaient encore*, il lui avait dit :

– Il faut pourtant que je me décide, que j'aie voir le vieux Bélisle. Il passe 84, et on sait jamais...

C'était l'automne, la fin de novembre. Il pleuvait une pluie froide. Ferdinand prit le train, vit le vieux, et, les mains vides, sans le lest d'une promesse, revint avec une pneumonie. Deux jours après, il était mort.

Armandine ne fut pas satisfaite du *petit peu* qu'il laissait ni d'être veuve sans avoir été mariée. Des mois durant, elle consulta avocat après notaire. Elle voulait sa vengeance et sa séparation de corps. La mort n'y faisait rien.

Le bâton de vieillesse

*ne rendra pas ce qu'ont refusé
les bonnes jambes.*

Les rêves sont notre poésie quotidienne. Les prosaïques nourrissent des rêves prosaïques : ils sont poésie quand même. Comme on les paie ces rêves, pourtant, et les plus simples ! La réalité a l'esprit de contradiction, et il suffit que nous imaginions une chose pour qu'elle nous détrompe tout de suite. Sans nous lasser, nous continuons. L'homme a la tête poétique.

Madame Royer à coup sûr n'avait pas le temps de se perdre dans les rêves. Elle n'en faisait pas moins de Frédéric un roman, auquel, chaque jour, elle ajoutait un chapitre. Le roman démarra faiblement en ses commencements. Madame Royer venait de perdre son mari, qui, au surplus, ne gagnait guère. La semaine précédente, il avait

pu toucher la prime d'assurance hebdomadaire qu'on serait obligé de lui payer jusqu'à la fin de ses jours, « pour cause d'invalidité permanente », et voilà qu'une syncope l'emportait. Pas chanceux !

Madame Royer restait seule avec trois enfants : Joseph, l'aîné, petit commis qui buvait, Marthe, une infirme, et ce Frédéric, qui n'avait que 12 ans. Grâce à un cousin, qui était vicaire dans une paroisse de la ville, elle put le *placer au collège*. Se séparer de cet enfant, le plus jeune qui lui restait, lui fut une peine plus grande que son deuil. Elle avait voulu qu'il restât externe.

– Je sens qu'il a la vocation, lui avait dit le vicaire, il vaut mieux qu'il soit pensionnaire.

Pour voir son fils chaque jour, madame Royer avait ruminé toutes sortes d'inventions, et, enfin, elle avait trouvé. Toujours par le vicaire, elle s'était faufilée, à titre de *garde-malade*, chez la vieille madame Laurendeau, la bienfaitrice de tout le diocèse : madame Laurendeau avait une chapelle à domicile, où un prêtre du collège venait chaque jour dire la messe. Madame Royer

fit tant que Frédéric fut choisi comme servant. Ainsi, elle pouvait le voir chaque jour.

J'ai dit que madame Royer était *garde-malade*, et j'ai souligné le mot. En fait ses fonctions n'étaient pas définies : à la fois, intendante, lectrice et dame de compagnie, elle faisait un peu de tout, et sa besogne consistait surtout à ficeler les innombrables colis que madame Laurendeau adressait à ses pauvres. Cette dernière, à demi aveugle et riche comme Crésus, ainsi que l'on disait, ne vivait plus que pour la charité, et, justement, elle n'avait engagé madame Royer que pour la secourir. Lorsque l'autre lui dit qu'elle aimerait mieux commencer sa journée de bonne heure pour retourner plus tôt chez elle, elle avait répliqué malicieusement :

– Vous voulez voir votre Frédéric ? Eh bien ! venez, je suis heureuse de vous rendre ce service. Vous déjeunerez avec monsieur l'abbé et votre fils. Vous m'excuserez si je me retire, je me couche toujours un peu après la messe. Je ne suis plus jeune.

Madame Royer suivit ainsi Frédéric jusqu'à sa

rhétorique. Elle était fière de lui. C'était un premier de classe, qui ne lui faisait que de l'honneur. Elle n'aurait pu dire la même chose de son autre garçon, qui ne lui causait que des soucis. C'est tout ce qu'il lui rapportait. Il ne restait jamais plus que six mois chez le même patron, buvait, jouait aux cartes, courait. De plus, il riait des manières féminines de Frédéric. Certain jour de congé, comme celui-ci l'avait repris sur les jurons qui émaillaient ses discours, il s'était écrié, rouge de colère :

– Espèce de faux prêtre, hypocrite !

Ç'avait été une scène terrible, et madame Royer avait dit à Joseph :

– Si tu remets les pieds ici encore une fois *en boisson*, j'appelle la police... Porter scandale comme ça devant un enfant innocent, tu devrais avoir honte !

Il y avait de quoi exaspérer d'autres que Joseph et madame Royer mettait en vérité de l'exaspération dans son amour maternel. Elle couvait Frédéric des yeux, lui arrangeait sans cesse sa cravate, et pour la moindre tache :

– Tu veux pas que je te frotte tes chaussures ?... Donne, ça sera pas long.

Ou bien :

– T’as les yeux cernés, tes études te fatiguent... Couche-toi un peu... Je vais demander un congé à monsieur le directeur.

Frédéric se laissait faire, avec un peu d’agacement cependant. Ce garçon était plein de santé, et l’on devinait que ce n’était pas le goût des études qui le poussait à ses succès scolaires, et que seule la volonté, voire quelque projet secret lui donnaient cette persévérance.

Parfois, lorsque madame Laurendeau avait des invités et qu’ils assistaient à la messe, madame Royer présentait son fils :

– Mon bâton de vieillesse. Il va se faire prêtre, et, quand il sera curé, je serai la gouvernante du presbytère... Ce sera mon bâton de vieillesse quand même.

Quand il fut en versification, les beaux projets menacèrent de s’écrouler. À l’étude, on surprit Frédéric, qui lisait les *Contemplations* cachées

par un dictionnaire. Mauvaise note, visite chez le préfet, menace d'expulsion. Le pire, c'est que Frédéric s'entêtait et prétendit carrément qu'on n'avait pas le droit de le punir, parce qu'il avait lu un chef-d'œuvre. Le cousin eut toutes les peines du monde à arranger l'affaire. Depuis lors, madame Royer s'écriait à tout propos :

– Le monde est rempli d'injustices.

L'été suivant, Frédéric fut invité à passer deux semaines à la campagne, chez un camarade dont les parents possédaient une île. Madame Royer ne le sut qu'après quelques jours. Frédéric était sombre, soucieux. Il ne parlait guère. C'était au commencement des vacances, et il avait l'habitude d'aller faire de longues promenades à la montagne, un livre sous le bras. Il restait à la maison. Madame Royer ne cessait de lui demander :

– Es-tu malade, Frédéric ? T'es changé... Ils sont pas raisonnables, au collège, de vous forcer comme ça... Je suppose que tu penses encore à tes études... Oublie ça, prends du bon temps, va voir tes amis... As-tu des billets de *char* ? Je vais t'en

donner...

– Non. Je n’ai rien. Je vais rester à la maison.

Il continuait de se promener de long en large. À la fin, il avoua qu’il était invité là-bas.

– Tant mieux. Ça va te faire du bien. Tu vas changer d’air, tu vas te reposer. J’ai justement rien à faire, après-midi, je vais préparer ta malle.

– C’est inutile, j’ai refusé.

Il n’avait pas encore refusé, et, lassé par l’insistance de sa mère, il confessa qu’il ne pouvait aller chez son ami, vêtu comme il l’était :

– C’est assez d’être pauvre, sans se donner en spectacle.

Elle fut interdite devant la brutalité. Cependant, elle se maîtrisa (« les enfants comprendront jamais »), et, très émue, lui dit :

– J’ai un petit peu d’argent à la banque, de quoi te remettre tout en neuf. Je m’habille, je fais un chèque, puis on ira au magasin ensemble.

– Maman, c’est inutile, vous n’aurez jamais assez d’argent pour m’habiller comme les autres.

– Tu vas voir. À peine de me saigner à blanc.

Ils allèrent à la banque, et, quand elle eut son argent, il lui demanda :

– Vous ne trouvez pas que ce serait mieux que j’aie tout seul au magasin. Vous savez que je ne vous volerai pas ?

– Es-tu fou, mon garçon ?

– Un grand garçon comme moi, ç’a l’air drôle, se faire habiller...

– Comme tu voudras !... Mais ça m’aurait fait tant plaisir !... Mais c’est pour toi !... Tiens, l’argent est à toi, à cette heure.

Elle s’éloigna, toute *défaçonnée*, comme elle aurait dit. Puis, subitement, revint :

– Tu connais tes mesures, Frédéric ?... Puis, fais attention, demande un reçu, pour le cas où il faudrait faire reprendre... Tu sais pas comme ça me fait plaisir de te donner ça, mais il faut faire attention, l’argent est si dur à gagner.

Quand il revint avec ce qu’elle appelait son trousseau, il lui fallut débiller, essayer, se montrer de face, de dos.

– Le pantalon tombe mal, ôte-le, je vais t’arranger ça, c’est une petite affaire...

Elle lui demanda ensuite de faire un tour dans le quartier.

– Je peux pas aller avec toi, j’ai trop de choses à faire, mais j’aime ça qu’on te voit en neuf... Ils te verront assez, à la campagne, tes amis... Va étrenner...

– Maman, je ne suis pas un mannequin. Et puis est-ce pour les autres ou pour moi que vous m’avez acheté ça ?

– Comme t’es méchant, Frédéric ! Tu veux jamais me faire un petit plaisir... Mais, laisse faire, t’as raison, c’est pour toi que je veux que tu sois beau.

Frédéric sortit quand même, et dans ses vieux vêtements : il ne voulait pas paraître endimanché. Il garda cependant la cravate neuve, sous prétexte que l’autre était déchirée. Il marcha longtemps, songeant à ses vacances, rêvassant niaisement.

Elle lui écrivit là-bas et lui annonçait qu’elle pourrait peut-être *s’absenter* pour un dimanche.

Bien sûr qu'elle n'irait pas dans l'île, chez ses amis, mais on pourrait se rencontrer à l'église, par exemple, ou à la gare.

Il va de soi que cette lettre gâta toutes les vacances de Frédéric. Sur-le-champ, il lui répondit : « Je serais trop inquiet. Le trajet est long. Vous n'êtes pas habituée aux chemins de fer. On ne parle que l'anglais. » Elle comprit, s'en attrista, puis : « S'il est heureux, qu'est-ce que ça fait ? »

Les études achevaient. Quelques mois de rhétorique encore, et ce serait la philosophie. Frédéric prendrait alors la soutane. Madame Royer était fière et triste en même temps. Heureuse que son fils fût prêtre, il lui semblait qu'il serait moins à elle. « La mère d'un prêtre, c'est beau, mais c'est gênant », se disait-elle naïvement. « Il sera quand même toujours mon enfant. »

L'année n'était pas terminée que Joseph, l'autre fils, commença vraiment à lui *faire de la misère*. Il lui avait presque toujours donné quelques cents sur son salaire intermittent, et,

depuis un mois, le samedi, il disparaissait, pour ne revenir que le lundi, voire le mardi. Et il la remettait à la semaine suivante :

– Ils nous ont donné une partie seulement de notre salaire. Ça va mal au magasin.

Madame Royer n'en croyait rien. Elle patientait cependant, n'osant le pousser à bout et risquer quelque esclandre. Au surplus, s'il se fâchait, s'il partait, elle n'aurait plus les quelques dollars qu'il lui donnait et qui lui permettaient de boucler les deux bouts.

Du reste, elle avait tant de plaisir à fabriquer elle-même la première soutane de Frédéric (elle la confectionnait *à la cachette*) et se hâtait avec une telle joie que, superstitieuse, elle se faisait un scrupule de ses idées noires.

Un soir, Joseph arriva, sombre, et pourtant très sobre :

– Maman, vous allez être obligée de me prêter cinquante piastres.

– T'es fou, mon garçon. Le petit peu qui me reste, je le garde pour le séminaire de Frédéric.

– Il le faut, maman. Autrement, je vais être arrêté...

Apparemment, il avait emprunté à la caisse, le patron s'en était aperçu, et il ne lui laissait que vingt-quatre heures pour s'acquitter. Il va sans dire que Joseph perdait sa place en outre. Enfin, le mélodrame vulgaire.

– Voleur ! voleur ! Ce n'est pas rien que ta mère que tu voles, c'est ton frère, c'est l'Église que tu voles. Ah ! si c'était pas de Frédéric, je te laisserais aller en prison, ce serait bien bon pour toi, c'est tout ce que tu mérites.

Elle alla elle-même remettre l'argent au patron, et, ensuite, consulter son cousin, le vicaire. Joseph était visiblement un malade. Du reste, il toussait. Le médecin avait déjà parlé de tuberculose. Ainsi, le vicaire et madame Royer réussirent à le faire entrer aux Incurables. Joseph regimba. Le vicaire n'eut qu'à dire :

– Mon garçon, assez de scandales ! Je sais tout. Vous allez faire une retraite, qui vous sera profitable à tous les points de vue...

Ils accompagnèrent tous deux Joseph aux Incurables. Madame Royer, au retour, avait un poids de moins. Il lui semblait qu'elle avait fait son devoir. La soutane était terminée, et elle pourrait attendre, dans une paix heureuse, l'entrée de Frédéric. Elle pourrait jouir de ses derniers moments.

Quand elle entra, elle vit une lettre sur la table. Le mélodrame continuait. Frédéric lui apprenait qu'il s'était engagé comme *bell-boy* sur un transatlantique. Il n'avait pas la vocation. Il préférait la vie d'aventure. Il y avait vingt lignes comme ça, d'un romantisme puéril.

Madame Royer ne put conter sa peine qu'à sa fille, l'infirmes, à qui elle ne parlait guère pourtant. Toutes sortes de projets roulaient dans sa tête, mais à chacun, la peur l'arrêtait : rien à faire, il était décidé.

(Les voisins prétendirent que Frédéric était parti avec la fille du restaurant, qui s'était aussi engagée sur le bateau. Je n'en crois rien. Frédéric était surtout fatigué de sa mère, et il saisit la première occasion de s'en débarrasser,

de se débarrasser d'une femme qu'il détestait, parce qu'il en avait honte.)

Madame Royer ne pleura pas longtemps. Elle aimait trop Frédéric pour désespérer tout à fait. Presque tout de suite, elle vit son cousin, le vicaire, qui n'y comprit pas grand'chose :

– Un si bon jeune homme !

Madame Royer lui remit la soutane qu'elle avait taillée, cousue et figolée avec tant de joie :

– Vous la donnerez à un prêtre pauvre. J'étais trop heureuse, trop fière, le bon Dieu m'a punie. Ça me fait de la peine de me défaire de ça. Il aurait été si beau en soutane ! Ma charité forcera peut-être le bon Dieu à le faire revenir. Je promets que je ne lui demanderai plus de faire un prêtre. Je promets aussi de reprendre Joseph. J'ai été trop dure pour lui. Le bon Dieu m'a punie.

La prévoyance de monsieur Lapointe

*prouve que l'amour a toujours le dernier mot,
pourvu qu'il soit trompé.*

Les poètes qui ont fait l'éloge de l'inquiétude ne pensaient pas plus loin que leur nez. Les critiques qui furent leurs barnums n'avaient point cette excuse. Connaissez-vous rien de plus agaçant que l'inquiétude ? Et ces inquiets qui tournent dans la chambre, déplacent un bibelot ou une idée, redressent une gravure ou un argument, vont à la porte, pour retourner à la fenêtre. Ils ne tiennent pas en place, comme des chiens fous. Il leur manque une laisse, un collier, une foi.

Il y a des inquiets fixés. Rappelez-vous monsieur Lapointe.

Je le vois encore tout jeune. Au fait, ai-je vu monsieur Lapointe tout jeune ? Il naquit, comme

Armandine et Ferdinand, avec l'inquiétude des mauvais jours et de la vieillesse. Enfin, un être qui court au dénouement, qui ne cesse de tourner la page.

Il n'était pas si jeune, lorsque nous le voyions promener mademoiselle Bernard. Il avait l'air et la démarche de son père, et la méchante humeur ennuyée. Ce qui n'empêchait point mademoiselle Bernard de ressembler à la sœur aînée de monsieur Lapointe.

Chaque soir, nous voyions ces parentés paradoxales s'acheminer vers l'église, silencieusement. Parce que, vous en souvient-il ? monsieur Lapointe était pieux, et mademoiselle Bernard, de même. Ils avaient beau se hâter, ils avaient toujours l'air en retard. Curieux comme les êtres qui vivent *en avant* sont toujours en retard.

Je dis que monsieur Lapointe vivait en avant, non parce qu'il avait l'esprit progressif : personne ne s'en tenait comme lui aux vieilles traditions, c'était la tradition faite vieux garçon. Il vivait en avant parce qu'il prévoyait. Et prévoir, pour lui,

c'était vous dire : « La vie est chère ! le beurre a encore enchéri. » Un jour, n'avoua-t-il point qu'il n'aurait pu dormir tranquille, s'il n'avait été assuré d'avoir de quoi vivre deux ans à l'avance ? Monsieur Lapointe était un homme prudent et qui raffinaient sur la prudence.

Il va de soi qu'il possédait de petites rentes, ce qui ne l'empêcha, sur la trentaine, de chercher un petit emploi qu'il trouva : il corrigeait les épreuves dans un grand quotidien. Il avait même une spécialité, qui était de corriger les annonces. Son inquiétude, sa minutie le servaient auprès des patrons : on pouvait être certain qu'aucune virgule *libelleuse* – pour user de leur jargon – ne se glisserait dans les réclames, pain quotidien du journal.

Je l'avais perdu de vue, lorsque je fis mon premier stage de reporter. Au pays laurentien, il ne se rencontre d'auteur qui n'ait passé par les salles de rédaction. Comme, en France, on faisait son service militaire, avec cette différence qu'en Laurentie, on reste soldat jusqu'à la fin de ses jours. La retraite serait un confortable rond de

cuir, et, pour les bohèmes et les mal doués comme votre serviteur, de conter toujours les mêmes souvenirs...

Ses souvenirs, monsieur Lapointe, pourvu qu'il n'eût point d'épreuves à corriger, ne cessait de les dérouler. Rencontrait-il un inconnu qui disait ce soir au lieu de ce *souère*, il jugeait tout de suite qu'il avait fait comme lui un cours classique, et, à je ne sais quelle nuance, il décidait que c'était chez les Pères. C'était un rite, il le questionnait :

– Avez-vous connu le bon père Crépeau ?

– Crépeau ? Non. Je ne sais pas...

– Vous savez bien, le père Crépeau qui disait : « Les protestants, ils protestent toujours. Un protestant, c'est fait pour protester... »

– Non. Je ne me rappelle pas...

– Vous avez alors connu le père Toupin ?

– Je ne pense pas...

– Tout le monde a connu le père Toupin, celui qui nous disait, à la lecture des notes : « Mes enfants, vous n'aimez pas les *retenues* et vous

avez hâte de laisser les bons pères. La vie, ce n'est pourtant qu'une retenue. Habituez-vous tout de suite. »

– ?

– Vous dites ? Pardon, je croyais que vous parliez... Toujours est-il que le père Toupin avait bien de l'esprit. Il n'était pas sévère comme le père Dufresne...

Et la conversation continuait, et monsieur Lapointe continuait à puiser dans une vieille blague les mégots qu'il avait ramassés je ne sais où, les mégots de cigare qu'il collectionnait et dont il bourrait sa pipe, sans oublier d'en offrir.

– Prenez, prenez, c'est un mélange que je fais moi-même, la marque Lapointe. Vous n'en trouverez pas de pareil sur le marché.

Il riait de sa plaisanterie jusqu'à s'étouffer, et, lorsque monsieur Lapointe s'étouffait, il puisait dans sa poche droite (la poche gauche, c'était pour la blague aux mégots), il puisait quelque fragment de *bâton fort* :

– Prenez-en, c'est souverain (il toussait), c'est

souverain pour le rhume...

Un dernier effort, et il commençait à sucer le bonbon, puis d'une voix éclaircie :

– Ça commencé en versification, mes bronches, et le père Faguet, un vieux Parisien, nous disait...

Vous continuerez vous-mêmes les citations.

Au journal, quand je le revis, il était trop affairé pour rappeler ses souvenirs. Au journal, monsieur Lapointe portait sa croix. Ce jour-là, il portait même double croix. Mais je m'aperçois que je ne vous ai pas fait le portrait de monsieur Lapointe. Imaginez un grand homme mince, et, tout en jambes, surtout, tout en avant. Debout, assis, marchant, il ployait le corps, comme pour suivre sa pensée, qui allait toujours en avant et qui, aussi, partout, sur le trottoir, le parquet, dans ses craintes et ses appréhensions, cherchait la petite bête, le tourment minuscule à ramasser. Monsieur Lapointe ramassait les inquiétudes comme les mégots. Il en faisait un mélange Lapointe.

De prime abord, il avait grand air. La taille, premièrement, et puis la mouche qui ornait son menton. La mouche était la poésie de ce visage, comme les souvenirs de collège étaient la poésie de sa vie. Cela changeait un peu, quand il vous tendait la main. Il penchait tellement la taille que l'on craignait qu'il ne s'écroulât tout d'une pièce. Cela changeait encore plus, quand il souriait : on voyait d'abord le trou noir des dents absentes et l'on s'en détournait tout de suite pour apercevoir les yeux, les yeux troublants, les yeux bleus fixes, la prunelle élargie du fou. Prisonnier de son collège, ce fou avait-il besoin d'être enfermé ? Les murs le gardaient, qu'il ne sautait que pour des petites farces d'écolier sénile.

Ce qu'il avait en outre de remarquable, c'était le binocle qu'il portait. Une sorte de lorgnon (il disait avec emphase : « Mon lorgnon ! ») invraisemblable non point par la forme, à la mode de 1910, mais par son équilibre. Le binocle dansait, tanguait, roulait sur le long nez, penchait, il allait tomber, mais, qu'importe : un ruban noir et distingué le retenait. Il allait choir, puis, seul, comme mû par un muscle inédit, il se redressait,

et, sur cet appendice notable, de nouveau, le binocle faisait le beau, le faraud, l'important. Au journal, comme au sein de sa famille, le binocle de monsieur Lapointe était un personnage.

Ce jour-là, le binocle de monsieur Lapointe était brisé. Non point tout à fait, un seul verre s'étant cassé. Monsieur Lapointe était malheureux. Il s'efforçait pourtant, malgré le malheur et cette nouvelle croix, arrivée par comble un vendredi, un vendredi soir, lorsqu'une copie n'attend pas l'autre, il s'évertuait de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Il essayait de fixer à son œil gauche, le moins mauvais (« le bon Dieu est bon, quand même ! ») le verre intact. Obligé d'y porter sans cesse la main, il n'avait que l'autre de libre, lui qui parlait autant des mains que de la bouche. Et cette main devait encore dérouler la longue copie.

Le chef d'information m'avait demandé d'aider les correcteurs d'épreuves que la copie accablait. Monsieur Lapointe me rendit presque fou. Il lisait un texte de publicité, que je

collationnais. De cinq minutes en cinq minutes, il se mettait à crier : « Pilules vertes, pilules vertes... »

– Qu’y a-t-il, monsieur Lapointe ?

– Je voulais voir si vous suiviez bien. Le père Séguin, le bon père Séguin, qui nous donnait des images en Éléments, m’a appris que la meilleure façon de réveiller les distraits, c’est de crier fort... Je ne veux pas dire que vous êtes distrait, mais...

Monsieur Lapointe frisait alors la cinquantaine. Il en portait plus, et, justement, ses cheveux restés noirs, d’un noir inquiétant, plus noirs que s’ils eussent été teints, lui donnaient plus que son âge. Il y a des cheveux dont on dirait qu’ils noircissent de plus en plus. Phénomène inexplicable, comme monsieur Lapointe. Je fis route avec lui. Il ne voulut pas de tram. À cette heure tardive, les trams ne circulaient que de quart d’heure en quart d’heure, et monsieur Lapointe n’aimait pas d’attendre au coin des rues.

– On sait jamais, il y a tant de mauvais garnements. Le père Sirois...

Je n'écoutais plus, lorsqu'il me dit :

– Pensez que nos femmes nous attendent !

– Je ne suis pas marié. Vous l'êtes ?

– Tiens, cette affaire ! Je suis marié, mais je n'ai pas d'enfants.

Il prononçait ces derniers mots avec une fierté bizarre. Tout à coup, monsieur Lapointe prit pour moi une importance inquiétante, voire un peu faunesque. Il riait drôlement. J'attendais quelque grivoiserie, que, sans doute, son bon ange retint. D'autant que presque tout de suite, il ajouta :

– Je vais à la messe tous les matins, vous savez, et je communie, excepté le samedi, parce que les vendredis soirs, on veille tard, on a l'estomac creux. Il faut bien prendre une bouchée...

Tiens ! Je n'avais pas vu manger monsieur Lapointe. Comment monsieur Lapointe mangeait-il ? Surtout, lorsqu'il mangeait, quelle était l'attitude de son binocle ? Il est vrai qu'aujourd'hui son binocle n'était plus qu'un monocle. Grave question. Avait-il brisé son verre

avant la dînette ou après ?

Comme pour répondre à mon interrogation muette, il dit :

– J’y pense, à quelque chose, malheur est bon. Mon accident (c’était à coup sûr pour monsieur Lapointe un accident que ce binocle brisé, même une catastrophe) mon accident (il appuya sur le mot) m’a fait oublier mon *lunch*. Je l’ai encore ici (il tâtait sa fesse, il avait son *lunch* dans sa *poche de derrière*, ce qui me surprit chez cet homme prudent) je l’ai là encore. Vous voyez, à quelque chose malheur est bon, je pourrai communier demain. Le Grand Maître pense à tout.

Cette allusion à Dieu sonnait drôle et pompeusement dans la bouche de monsieur Lapointe : après tout, Dieu est le père de ces déshérités aussi.

– Qu’est-ce que je vous disais tantôt ? Ah ! oui, je n’ai pas d’enfants... C’est pas que je ne voudrais pas en avoir. J’aime ça, après tout, des enfants, mais on a pas tous été faits pour être pères de famille. Chacun sa vocation. Le père Panneton nous disait : « Dieu compte tous les

cheveux de notre tête, même quand on n'a pas de cheveux, et même quand on n'a pas de tête. » Fin comme une mouche, le père Panneton...

Je laissai monsieur Lapointe à sa femme et ses amours. J'étais gêné, troublé par je ne sais quoi. Je voulais à la fois connaître ce ménage sans doute bizarre et je le craignais. Je ne le connus que plus tard, ma bougeotte m'éloignant du journal et de monsieur Lapointe. De loin en loin, je le rencontrais :

– Une bonne pipée de tabac, monsieur Berthelot, une bonne pipée, c'est encore du mélange Lapointe.

Il riait toujours du même rire. Son binocle tanguait, roulait, valsait et enfin s'équilibrait, en glissant je ne sais pas quelle magie de bas en haut du grand nez : il avait du reste une façon à lui de secouer la tête qui remettait tout en place.

Une autre fois, il me parut moins gai. Toujours plaisantin, on aurait dit qu'il digérait mal son collège.

L'un de ses voisins que je connaissais m'en

apprit la raison. C'était un événement qui en amena pas mal d'autres dans la vie de monsieur Lapointe. Jusqu'à ce jour, il avait été heureux, sauf le vendredi, les soirs de « rush ». La messe du matin, une femme qui *ménageait* comme lui, les potins du journal et la *grosse nourriture* qu'en dépit de son avarice monsieur Lapointe mangeait voracement, remplissaient fort bien son existence. Un petit drame, ça et là, mais « qui n'a ses croix » ? Pour lui, il en comptait au moins deux, que, pieusement il avait offertes : la perte du verre et ce jour qu'il s'était écrasé le doigt, en clouant une gravure dans la *salle à dîner* : « Mon gagne-pain, mon index » avait-il dit, « mon index droit, celui qui tient le crayon, quand je corrige mes épreuves. Si j'étais pas chrétien, comme il y en a, je dirais que le bon Dieu n'est pas juste ». En dépit du blasphème conditionnel, le doigt avait guéri, en dépit en outre des pâtes, onguents et liniments, dont il corrigeait les réclames et dont il avait voulu tâter.

Voilà que le bonheur de monsieur Lapointe était troublé, ou plutôt le bonheur de madame Lapointe. N'avait-il pas eu fantaisie d'élever un

enfant ? Lui, qui s'était marié si tard et avec une femme mûre pour n'en avoir pas.

Un soir, il était arrivé chez lui, soucieux et, aux questions de sa femme, qu'il craignait d'habitude, il avait répondu d'un air timide, et décidé au demeurant :

– Le Grand Maître ne bénit pas les unions stériles, on lit ça dans l'Ancien Testament...

– Qu'est-ce qui te prend ?

– Comme disait le père Pacaud, une maison sans enfants, c'est comme une église protestante. Il y a toutes les apparences de la religion, les apparences seulement.

– Veux-tu dire qu'on n'est pas marié ?

– Non. Mais il est toujours temps de réparer... J'ai trouvé un remède, il y a des enfants chez les Sœurs, des pauvres petits orphelins. On ne saura jamais qui sont les vrais parents.

– Tu me dis pas que tu veux adopter un enfant trouvé ?

– Je ne te cache pas, ma femme, que ça me tente.

Monsieur Lapointe était fort docile, il avait peur de son ombre, et de sa femme encore plus, et à ce point que je jurerais que, certains jours, cette femme le battait. Mais il tint bon et il fit ce qu'il appela son devoir.

Il eut donc son petit. Sa femme lui avait déclaré :

– C'est à toi, je m'en mêle pas. Si tu veux être le père d'un bandit, c'est ton affaire.

Monsieur Lapointe ne fut pas le père d'un bandit, cette fois, et il tenait son rôle fort au sérieux. Je le rencontrai un jour, qui filait comme s'il eut eu le diable à ses trousses, et l'ordinaire de monsieur Lapointe était la lenteur. C'est à peine s'il répondit lorsque je l'abordai, lui qui tenait tellement aux manières. Brusquement cependant, il me dit :

– Si vous voulez venir avec moi, il faut vous presser, la maladie, ça n'attend pas.

Il allait à la pharmacie et je compris à travers ses circonlocutions que c'était trop fort pour lui, qu'il ne pouvait entendre pleurer son enfant,

« qui se lamentait » et qu'il lui donnait des gouttes de parégorique, à tort et à travers.

Le petit mourut peu de temps après, du croup. Je vis monsieur Lapointe durant son deuil. Dans sa peine, on sentait un vague espoir, une sorte de sourire, le sourire qu'on voit aux veufs quelques semaines après les funérailles. Vous entendez qu'un projet se faisait jour chez lui et qu'ayant reçu un enfant de l'hospice, il pouvait en recevoir un autre. Cet homme sans enfant reprenait le temps perdu.

Comme il n'était pas aisé de convaincre sa femme, après avoir mûrement délibéré, il la persuada d'aller passer une semaine à la campagne, chez des parents. Au départ, elle était inquiète :

- Tu feras pas de folies, toujours ?...
- Quelles folies ? C'est toi qui es folle de penser de même...
- Je te connais.

Elle lui lança un regard qui lui ferma les yeux.

Son binocle en tomba.

Quand elle revint, elle sut tout, en entrant. Le petit criait.

– Je me l'étais bien dit, j'en avais le pressentiment.

Il était trop tard, et ils durent élever l'enfant, l'enfant qui fut la punition de monsieur Lapointe.

Ce Paul, son Paul, fut d'abord un enfant comme les autres. C'était un enfant dont les parents adoptifs avaient dû se séparer et il avait déjà trois ans lorsqu'on l'amena chez monsieur Lapointe. Tout alla bien jusqu'à la mort de madame Lapointe, survenue lorsque Paul n'avait que 11 ans. Vous devinez que le chagrin de monsieur Lapointe l'accabla moins que s'il eut été seul.

– Comme disait le père Chicoine, un sensible pourtant, les chrétiens auront le temps de pleurer au purgatoire. Ici-bas, on fait sa tâche.

Lorsque Paul eut 13 ans, il y eut un drame. Monsieur Lapointe voulait le faire entrer au collège et les pères dirent que Paul n'était pas

prêt. Paul eut donc « un professeur privé, ce qu'il y a de mieux, quinze piastres par mois » et, à 14 ans, il fut encore refusé. L'année suivante, il passa deux semaines chez les pères, aussitôt chassé, et monsieur Lapointe crut toujours à une *injustice*, comme « pour le garçon des Soulière que le père Dumas reprit trois mois après ».

Monsieur Lapointe essaya de tout. Il se fit lui-même le professeur de Paul. Il piocha son latin. On le rencontrait qui déclinait *rosa rosae*. Il rêva aux *brevets*, il songea à faire passer un bill au Parlement, par son « confrère Benoît », quitte à entamer son petit capital, pour permettre à Paul d'accrocher un baccalauréat. Il épargnait, il *ménageait*. Le vendredi soir, il n'apportait plus son *lunch* au journal. Les âmes sensibles disaient qu'il faisait pitié à voir. Un jour que je lui parlais, il avoua :

– Vous regardez mon lorgnon ? Je le sais, il y a un verre de fêlé, mais c'est comme ça, quand on n'est pas riche, il faut attendre que l'argent rentre.

Et, par habitude, il me semblait, le binocle se redressait sur le nez long. Il y avait pourtant de

l'inquiétude dans le regard de monsieur Lapointe.

Tout cela finit bien mal en effet. Paul était un mauvais gars et ce n'est pas monsieur Lapointe et ses gâteries qui pouvaient le changer. Il faillit *passer en cour juvénile*, et monsieur Lapointe crut en mourir. Une querelle d'adolescents, où Paul avait renversé un gamin plus jeune que lui et qui s'était brisé le bras. La croix du binocle n'était que douceur auprès des angoisses qu'eut à pâtir monsieur Lapointe. Cela lui coûta *deux beaux mille piastres* de l'héritage de Paul.

– Comme le répétait le bon père Hurteau, on est toujours puni par là où l'on a péché : j'ai trop aimé mon enfant.

La punition continua. Paul s'enfuit une première fois. Deux semaines durant, en dépit de la police et des annonces que, malgré sa honte, il fit insérer dans son journal, voire dans un journal concurrent, ce qui blessa sa fierté professionnelle, il ne sut ce qu'était devenu son Paul. Le temps qu'il ne faisait pas de démarches, il le passa en prières et, ce qu'il ne s'était point permis à la mort de sa femme, il demanda et obtint un congé

de dix jours.

Paul revint, ramené par la police. Il avait cherché à s'engager « pour les moissons dans l'Ouest » quêtant et bricolant tout le long de la route, de Montréal à Hamilton. Monsieur Lapointe ne dit rien au retour. Il pleurait. Ce qui agaçait Paul plus que tout, Paul rendu rétif à jamais. C'est alors qu'il eut ce mot cruel :

– Vous êtes pas mon père, après tout.

Monsieur Lapointe avala cela avec le reste, mais il en perdit son rire, qui n'était du reste qu'intermittent, depuis des années.

Il allait voir *confrère* après *confrère de classe*, et il avait beau invoquer les souvenirs du père Surprenant ou du père Hamilton, « qui était si drôle avec son accent irlandais » il n'obtenait que des réponses évasives. Pendant ce temps, Paul partait au saut du lit, revenait parfois le midi, et monsieur Lapointe ne le revoyait qu'à la nuit.

Paul avait sa clé et monsieur Lapointe n'osait se lever, malgré son envie : « Il a peut-être besoin

de quelque chose... Il n'a pas mangé, je suis sûr... Il est trop fier pour demander ». Cependant, il l'entendait qui fourrageait dans le garde-manger.

Puis ce fut la fuite définitive. Il reçut une lettre timbrée du Manitoba : « Je suis marié. Je reviendrai peut-être l'année prochaine. Des saluts. » Monsieur Lapointe, dans sa peine, fut heureux pourtant : « Il pense à m'écrire. Il lui reste encore du naturel... Il n'est pas mauvais au fond. Il reviendra. On revient toujours à son berceau, comme disait le père Pinault... »

Paul ne revint pas. Celui qui revint, ce fut le petit Eddy.

Ce fut bien machiné. Monsieur Lapointe, six mois après le départ de Paul, au moment que, désespéré, sa timidité se résignait à implorer l'assistance des hommes influents, ses confrères de classe, reçut une lettre. On l'implorait, on lui demandait l'aide de quelques dollars. Monsieur Lapointe relut la lettre dix fois, il discuta avec lui-même, il pleura, il se traitait de sans-cœur, mais il triompha et fut inflexible, dans sa décision rusée : « ça le fera revenir » pensa-t-il, « le loup

affamé sort du bois, comme disait le père Montplaisir. » En conséquence, il répondit que tout ce qu'il pouvait faire, c'était d'adresser un billet de retour pour deux personnes.

Par courrier spécial, monsieur Lapointe reçoit, bien entendu, une nouvelle lettre, plus larmoyante que la première, habile celle-là, et qui prenait monsieur Lapointe par son faible : « Ma belle-sœur vient d'avoir un enfant, ils sont pauvres comme du sel. La mère et le petit sont en danger. »

Monsieur Lapointe, cette fois, réfléchit plus longuement encore que l'autre. Il calcula, il aligna des chiffres, puis, non, il serait inflexible et Paul lut ce court billet : « Je garde le petit peu qui me reste pour me faire enterrer. Si au moins, j'avais des petits-enfants pour me faire oublier mes épreuves... »

C'était là une invitation. Paul le prit sans doute ainsi. Cependant, il ne donna plus signe de vie jusqu'au moment que monsieur Lapointe vit arriver chez lui une femme fardée qui lui fit peur.

- Vous vous trompez de porte...
- C'est bien chez monsieur Lapointe ?
- Oui, mais...
- Je vous amène votre petit-fils.

Il n'avait pas aperçu qu'elle portait un enfant dans les bras. Tremblant, la faisant entrer, il lui donna le meilleur fauteuil.

– Je vais aller chercher du lait. Si l'enfant n'en a pas besoin, ça fera du bien à la mère.

La partie était gagnée. La bru obtint tout ce qu'elle voulait, son voyage fut payé, et il y eut un petit supplément pour permettre à Paul de se rétablir. Quant à l'enfant, ce fut monsieur Lapointe qui en parla le premier. Il regardait la femme avec des yeux craintifs et presque concupiscents :

– On va faire une affaire... Dans les commencements, un jeune ménage est embarrassé par les enfants. Je vais garder l'enfant quelques mois, et vous aurez tout le temps de vous retrouver.

Elle n'en demandait pas tant. Pour la forme, elle eut des protestations bruyantes de mère éplorée, et elle partit sans le petit, mais lestée d'une somme confortable.

Voilà donc monsieur Lapointe avec un petit-fils tombé du ciel. Vous devinez les tours et manigances de Paul : monsieur Lapointe les devinait aussi, mais que lui importait qu'Eddy fut le fils de Jean ou de Jacques, il avait un petit, c'est ce qui importait.

Bien entendu, ce petit-fils était en otage chez monsieur Lapointe, et les demandes d'argent ne tardèrent pas à venir. Un vingt-cinq dollars par ci, un vingt-cinq dollars par là, la formule ne changeait jamais : « Faites ça, grand-père pour votre petit-fils, qui ne voudrait pas que ses parents soient malheureux. » Monsieur Lapointe *cracherait jusqu'à son dernier trente sous*, pour ne pas risquer de perdre un enfant, qui était à lui, maintenant. Il était tranquille pour des années.

– Comme disait le père Simard, vous savez, celui qui boitait un peu, mais vif comme un oiseau, il n'est jamais trop tard pour faire le bien.

Eddy me remettra ça plus tard, quand il sera grand... Je serai vieux comme la terre, mais le bon Dieu ne permettra pas que je meure avant qu'il ait fini son cours. Eddy sera un *professionnel*, comme j'aurais dû... C'est pas vrai, Eddy ?...

Le petit qui joue autour de la table sourit à monsieur Lapointe, qui a réussi à attraper des contrats de traduction.

– Ça fait un petit extra. C'est pas extra, extra, comme disait le père Mireault, qui aimait à se moquer, mais à force d'extras on finit par attraper les deux bouts.

Le binocle de monsieur Lapointe tremble sur son nez. Le binocle n'est pas plus solide que monsieur Lapointe. « Il tiendra encore un petit bout, comme disait le père Durand. »

Qu'importe si la bonté de monsieur Lapointe a été mieux récompensée que sa prévoyance et si les farces se terminent plus heureusement que les mélodrames.

Les méfaits de la poésie

On est toujours cousin de madame Bovary.

Il y a des vies qu'on ne peut se représenter. Elles sont d'un autre plan, d'une autre dimension. Nous avons beau les frôler, elles sont d'un autre monde. Il y a des êtres qui semblent sortir d'un livre, d'une histoire fantastique. Il y a des maisons de pierre palpable et dont les tuiles vous peuvent tomber sur la tête et qui font partie du songe de la veille, comme si le village disparaissait et que se dressaient sur l'écran une mesure et des accessoires de cinéma. Nous ne sommes plus à Saint-Paterne, c'est Hollywood qui a pris sa place.

Pourtant, au village qui adopta mon enfance, qui la *naturalisa* presque, la vieille Baudet (prononcer Baudette), son neveu et sa maison avaient la réalité et le quotidien d'une institution.

Sans bruit, ils s'emboîtaient dans le puzzle villageois, et ce n'étaient des pièces détachées que si on les détachait.

La petite vieille Baudet, pour pittoresque qu'elle fût, était une *dame*. Son langage détonait, sa phrase était proprette autant que l'était peu sa personne menue. Elle n'oubliait jamais une négation, et lorsqu'elle vous présentait sa main sale, elle avait grand air.

Trois fois par semaine, chez le boucher, on l'entendait :

– Pour dix sous seulement, monsieur Paquin, je n'en veux que pour dix sous.

– Monsieur Gustave, qu'est-ce qu'il va manger ?

– Mon neveu, monsieur Paquin, est au régime végétarien, ne vous l'ai-je pas dit ?

Ce neveu, Gustave, l'attendait à la porte. Elle lui remettait le petit paquet, et ils retournaient à la maison, en passant par l'église. Mademoiselle Baudet y touchait l'harmonium, et deux fois par jour, elle allait vérifier les touches, faisait cinq

minutes de gammes, comme pour s'assurer qu'on n'avait pas volé l'instrument : mademoiselle Baudet était la plus craintive des femmes, et, ne parlant pourtant jamais d'argent, elle avait demandé que la fabrique lui versât un supplément pour sa police contre le feu et les voleurs. Du reste, mademoiselle Baudet avait aussi l'oreille fine, et, sa peur, c'était que l'humidité de l'église et de la rivière proche ne détraquât son instrument. Elle le palpait et l'auscultait deux fois par jour.

Suivie de son neveu (ils marchaient toujours à la file indienne), sorte de géant au goitre saillant et aux poings lourds, qui lui portait le paquet minuscule, elle disparaissait dans la maison branlante, jusqu'à l'heure d'adoration de mademoiselle Baudet, où Gustave l'accompagnerait encore et porterait, cette fois, son *livre de méditations*.

La maison, c'était une vaste construction de pierre noire, aux interstices bourrés de mousse, comme si on l'eut calfeutrée de ces couleurs fraîches et semblables aux rides de mademoiselle

Baudet, où courait une crasse verdâtre. Sur la façade, toutes les fenêtres étaient closes de contrevents pourris, sauf une, aux carreaux fêlés. À l'étage, il y avait comme des moignons de bois, les amorces d'un escalier écroulé. Les pignons et le toit disparaissaient aussi sous la mousse et l'on songeait, je ne sais pourquoi, à un crâne malsain. De grands arbres cachaient ces ruines, qu'on n'entrevoyait que lorsque l'orage brassait les ramures, et c'était alors un spectacle qui touchait à l'indécence. D'un côté et sous un saule pleureur, le puits avec sa margelle mettait en exergue un peu de poésie. Plus loin, il y avait aussi une mare noire, où des canards nageaient. Leurs couacs et battements d'ailes étaient le seul bruit, avec les oiseaux dans les branches, qui peuplaient ce domaine abandonné.

Personne n'y pénétrait. Pour vivre, pour ajouter à son traitement d'organiste (elle disait *traitement*) et à ses rentes insuffisantes, mademoiselle Baudet donnait des leçons de piano, mais c'était à domicile, jamais chez elle. Quand on n'avait pas de piano, mademoiselle Baudet faisait tapoter le bois de la table, *déliant*

ainsi les doigts jusqu'au jour que le paysan ou le marchand se décidât à acheter un instrument. Pour rien au monde, elle n'aurait reçu chez elle. Un curé nouveau et qui ne connaissait pas ses habitudes s'était avisé de commencer la visite de paroisse par mademoiselle Baudet. Il avait frappé, martelé, sans résultat. Pensant que la vieille n'était pas chez elle, il était reparti. Se retournant tout à coup, il vit dans l'unique fenêtre la gueule de Gustave, qui se tordait dans un rictus. Effrayé et croyant qu'il y avait quelque maladie (on ne sait pas avec ces vieilles gens) et que l'idiot était trop simple pour demander secours, il avait sonné chez le médecin :

– La vieille Baudet est malade...

– La vieille Baudet n'est jamais malade, elle nous enterrera tous...

Le médecin s'était cependant mis en route avec le curé : devant l'église, ils rencontrèrent la tante et le neveu :

– Je ne suis pas installée pour recevoir, monsieur le curé, et je viens moi-même vous payer ma dîme...

– C’était pas pour ça... Je sais que vous n’êtes pas *en moyens*...

– J’ai toujours payé ma dîme, grâce à Dieu, et Dieu me fera toujours la grâce de la payer, monsieur le curé... Venez, Gustave.

Ce qu’il y avait de drôle, c’est que Gustave, cette fois, portait la bourse de sa tante, une ample sacoche de peau verte, à fermoir de cuivre.

Cet été-là, qui fut torride et qui brûla les récoltes, quelques-uns purent voir, l’après-midi, lorsqu’on est aux champs ou à l’ombre de la maison fermée, la vieille Baudet qui, près de la mare, « faisait la classe » à Gustave. Assis sur un banc de bois, ils épelaient le syllabaire :

– B, a, ba, b, u, bu...

Elle avait une petite règle pour taper les doigts de ce grand garçon, qui à tout propos éclatait en crises de larmes :

– Je peux pas, ma tante.

Cet idiot de six pieds (il avait 16 ans) faisait jaillir difficilement les mots, de sa voix de basse,

les quelques mots qu'il savait, qu'il pouvait retenir, des mots qui surgissaient, troubles et mêlés, comme d'un tuyau bouché d'où l'eau sort tout à coup.

Puis ils entraient, et on ne les voyait plus jusqu'à l'heure d'adoration de la tante.

Un jour, à l'église, elle était plongée dans sa méditation, lorsqu'elle vit son neveu, qui, puisant dans la boîte, allumait tous les cierges devant l'autel de sainte Anne.

– Gustave, Gustave, que faites-vous là ?

– *Garde* comme c'est beau, ma tante, c'est ma Fête-Dieu.

Il s'agenouillait dévotement, les mains jointes devant les cierges.

– Venez, Gustave, venez, vous avez troublé ma méditation.

De son souffle court, elle éteignit les cierges, un à un, puis, avec des palpitations, croyant tomber, elle revint à son banc. Elle dut s'asseoir.

– Vous me ferez mourir, Gustave... À genoux, et demandez pardon à Dieu.

Une autre fois, elle le surprit qui, avec des gamins ricaneurs, lançait des cailloux dans la mare. Elle avait le sang au visage, ses deux mains pressaient son cœur qui battait à éclater. Dans un souffle, elle fit :

– Petits voyous, petits voleurs, allez-vous-en !

Détachant une branche, elle en frappa Gustave, qu'elle ramena pleurnichant à la maison. Le soir, elle le conduisit au curé :

– Je suis responsable devant Dieu, monsieur le curé, vous allez confesser cet enfant, qui se damne.

Maintenant, lorsqu'elle allait donner ses leçons, elle laissait Gustave dans la cuisine du presbytère, avec la vieille Delima, qu'elle appelait Rose : « Rose-de-Lima n'était-il pas son nom exact ? Ces *habitants* estropient tous les noms ».

– Je n'en ai que pour une heure. Gustave vous aiderez à peler les patates, à éplucher le blé d'inde. Le travail manuel ne déshonore pas.

Il va de soi qu'à la messe, aux vêpres, au salut,

Gustave montait au *jubé* avec sa tante. Elle interrompait parfois sa musique :

– À genoux, Gustave, à genoux ! Vous n’aurez donc jamais de respect !

Elle forçait le garçon, qui ne savait pas lire, à se munir d’un missel, et, souvent s’il ne s’agenouillait pas à temps, c’est qu’il contemplait avec un sourire de bonheur les images, le petit Jésus dans la crèche, l’Immaculée Conception avec Bernadette qui tient un cierge. Il avait beaucoup d’images, et, chaque fois qu’il rencontrait le curé :

– Image ! Image !

Cet été-là, il y eut encore un cirque à Montréal. Des affiches multicolores attiraient les curieux, singulièrement sur le mur de Pit Husereau, le *marchand général*. Les jours que Gustave accompagnait sa tante chez le marchand, il la quittait pour contempler ces autres images. Elle se retournait et lui touchait le bras :

– Venez, Gustave, je suis pressée.

Il était figé.

– Un cirque, ma tante, un cirque !... Beau !
beau !

Ses gros yeux s'écarquillaient.

Au dîner, il cessait de manger :

– Un cirque, ma tante ! Beau ! Beau !

Où avait-il pu prendre l'idée du cirque ? Les annonces ? Comment les idées s'associent-elles dans cette tête fruste ? Il ne voyait personne. Faut-il croire qu'il s'était échappé un moment et que des gamins lui avaient décrit le cirque ? Il tournait sans cesse dans la maison, et sans cesse abordait sa tante :

– Un cirque, ma tante ! Beau ! beau !

Elle essaya de l'*occuper*. Toute une journée, elle se promena avec lui, derrière la maison, près de la mare, lui faisant ramasser le bois sec, qu'il transportait dans la cave, du bois pour allumer le poêle, il la suivait, il la précédait, mais l'idiot était visiblement ailleurs.

Alors, elle lui conta des histoires. C'était contre ses principes, et, pour s'excuser, elle

ajoutait aux contes de longues moralités. Quand l'histoire était belle, Gustave s'écriait :

– Comme ça, un cirque ? Beau ! beau !

Le jour du cirque arriva, et l'omnibus, qui faisait la navette entre le village et le chemin de fer, dut faire deux voyages pour amener les jeunes gens et quelques hommes d'âge qui « étaient tentés d'aller voir ça ». Gustave, qui avait vu passer la première voiture et qui avait deviné, pleurait, enfermé dans sa chambre. Si bien que mademoiselle Baudet avait cru bon d'aller chercher le curé.

– Il faut exorciser (elle avait prononcé le mot avec emphase), il faut exorciser Gustave, monsieur le curé, il faut l'exorciser de ses pensées morbides.

– Et si moi, je l'envoyais au cirque, ce pauvre enfant, avec Delima par exemple, que ça distraira, si je l'envoyais pour le récompenser d'avoir pelé mes patates et épluché mon blé d'inde ?... Ça lui ferait tellement plaisir, ce

pauvre enfant !

– Vous n’y pensez pas, monsieur le curé, mon neveu au cirque !

– Il n’y a pas de mal.

– J’ai 63 ans, monsieur le curé et je n’ai jamais mis les pieds au spectacle.

Elle disait *spectacle*, d’une voix flûtée, et qui fleurait des intentions, des significations surannées.

– C’est bon. Je vais essayer de consoler Gustave. J’ai des images pour lui.

Gustave regarda à peine les images. Il pleurait.

– Un cirque, beau ! monsieur le curé, beau !

– Tu veux pas d’images ? Je vais les rapporter ?

– Non, là.

Il indiquait le bureau et se remettait à pleurer.

C’était une scène pénible et grotesque que de voir, d’entendre pleurer ce lourd garçon, que les sanglots secouaient. Son goitre se soulevait, et, alors, il devenait hideux. Le prêtre en avait pitié :

– Il y a un autre cirque, le mois prochain. Je te le promets, je déciderai ta tante, en la prenant petit à petit.

Il souriait d'un air fin et cependant, la tante ne bronchait pas.

En quittant la maison, le curé ne put que dire :

– Je vous assure, mademoiselle Baudet, que Gustave fait pitié... Je reviendrai ce soir, j'essaierai quelque chose.

Lorsqu'il revint, ce fut trop tard. La porte de la maison, à son ahurissement, était grande ouverte. Tout à l'heure, l'après-midi, elle était fermée, comme une porte de prison. Un drame, un mélodrame s'annonçait.

Il trouva mademoiselle Baudet effondrée dans son fauteuil, se tenant la poitrine à deux mains.

– Mon cœur ! mon cœur ! monsieur le curé.

Il s'approcha. Elle haletait, elle suait à grosses gouttes, des gouttes qui, sur ses rides profondes, se mêlaient à la crasse. Cette petite vieille recroquevillée dans un tas de guenilles

invraisemblables vous donnait le haut-le-cœur. Autour d'elle, sur le parquet recouvert d'un lambeau de tapis, sur les murs à lézardes, avec leurs gravures accrochées de guingois, où le verre manquait, de la poussière, une sorte de poudre s'amassait, une poudre presque organique. La coquille brisée et sale d'une vieille sale et triste. Et, dans le remugle de renfermé, une odeur surie, qui était celle de mademoiselle Baudet. Le curé prit sur lui d'ouvrir la fenêtre. Elle fit un signe : non, pas la fenêtre, cela la ferait mourir.

Il l'ouvrit :

– Il faut faire de l'air.

Tout de suite, un parfum de roses flotta lamentablement parmi les relents ignobles, sans s'y mêler : le rosier, près du puits.

– J'ai honte, monsieur le curé, j'ai honte.

Peu à peu, par petits hoquets de vieille, elle lui conta ce qui était arrivé, répétant toujours :

– J'ai trop honte, monsieur le curé.

Elle l'avait surpris, qui fouillait dans la cassette où elle cachait ses pauvres sous.

– J’ai été si saisie que je n’ai pu rien dire d’abord... J’ai honte, monsieur le curé...

Elle l’avait giflé. Il n’en avait pas desserré le poing qui s’agrippait aux billets de banque, et, sans chapeau, il était parti en courant à travers champs.

– Le cirque, beau ! beau ! J’vas au cirque, ma tante, j’vas au cirque !

Il fallut faire venir le médecin qui dit au curé :

– Elle va s’éteindre comme la lampe qui n’a plus d’huile.

On fit une battue. On chercha à gauche, à droite, sans résultats. Gustave ne pouvait pas être loin pourtant. Il ne sortait jamais, ne connaissait d’autre chemin que le chemin du roy, et pas plus avant que le village encore. On chercha toute la nuit, on chercha une partie du jour, le lendemain. En vain.

La vieille baissait visiblement. On dut l’administrer. Elle ne savait que dire :

– J’ai honte, j’ai honte. J’ai honte de paraître

devant le bon Dieu.

Le soir, Gustave, arriva, souriant, par l'omnibus. Il avait l'air content de lui, quand il descendit de l'omnibus : on n'avait osé l'avertir. Le curé lui-même, au bruit de la voiture qui s'arrêta, alla à la porte :

– C'est toi, Gustave, ta tante...

– Le cirque, beau, monsieur le curé, beau, beau !

– Petit voleur, pourquoi as-tu fait ça ?

Ils étaient déjà dans la chambre. De voir sa tante, toute blanche, et qui remuait à peine les lèvres, effraya Gustave, qui se blottit tout tremblant dans un coin de la pièce. Il regardait le lit fixement, et ses yeux s'agrandissaient.

– Tu vois ce que tu as fait, Gustave... Pourquoi, pourquoi as-tu fait ça ?

– Ça me tentait, monsieur le curé.

Les yeux de la vieille se révulsèrent. Il y eut un profond soupir, interminable, comme si la

mâchoire se disloquait. Gustave claquait des dents, les yeux fous.

Le méchant

*Ce pourrait être le conte de madame Caillaux,
et c'est le conte du mari.*

Je ne sais par où prendre mon récit. La vie ne comporte pas de dénouement, et c'est Dieu qui s'est réservé le dernier acte. Les hommes de théâtre, lorsque leur fantaisie s'avise d'observer le monde, sont perdus et croient vivre en rêve, et les romanciers mettent trop d'ordre dans leurs fictions pour que je m'y retrouve. Le monde, s'il se regarde dans les livres, ne se reconnaît pas plus que vous, qui entendez votre voix sur un disque...

En outre, je suis embarrassé. L'aventure que j'ai dessein de conter fut la chronique des journaux et des conversations. Quand on parle de Jules Langlais, on s'écrie encore : « Jules Langlais, de l'affaire Brossard ! » Décidément, mon ami Langlais (je dis mon ami, par habitude :

en fait, Jules Langlais n'eut jamais d'amis), mon ami Langlais, qui aimait et recherchait la publicité, en eut pour son argent. Et de l'argent, mon ami Langlais en avait, et Dieu que ça paraissait !

Nous venons de points cardinaux opposés et pourtant je connus Jules Langlais très tôt, dans ma petite enfance. Je crois que Jules Langlais est mon premier souvenir, le premier souvenir notable. Je me revois sur un banc, dans un *jardin d'enfance* populaire, et qu'on appelait l'Asile, à cause des orphelins et des vieux qui peuplaient les étages supérieurs. Il n'y avait là que des gamins sales, des enfants grossiers, qui faisaient peur et horreur à ma timidité. À midi, s'asseoir devant une table improvisée qu'on installait dans l'unique classe était pour moi un sujet de dégoût, renouvelé six fois par semaine. *C'était péché* pour moi de *manger avec son couteau*, et de le porter à la bouche. Ces mal élevés allaient jusqu'à le sucer. Mes fesses se trémoussaient d'impatience, et je grinçais des dents, au bruit de ces bouches qui mastiquaient, triturait et mâchaient avec une indécence qui me répugnait.

Jules Langlais, déjà snob, avait obtenu licence de *manger à part*. Tout au bout de la classe, il tirait d'un sac de cuir toutes sortes de petits paquets. Impressionné, je fis tant par mes intrigues et mes bonnes notes auprès des sœurs que j'obtins d'*apporter mon dîner*, moi aussi, et de m'installer avec Jules Langlais.

Ce fut un autre supplice qui commença. Pour tout dire, j'avais honte de mon *dîner*. Mes sandwiches auprès des tranches de mon camarade me paraissaient de forme commune et rustique. Et, lorsque j'avais une orange, il avait des fraises, quand ce n'était pas la saison. Je me disais : « Quand je serai grand, je mangerai comme Jules des fraises à chaque repas. »

Jamais il ne m'offrait de ses provisions. Ce n'est pas que je songeasse à le lui reprocher : avec son col, et ses bas écossais, il était d'une autre race.

Je passai de l'Asile au collège en même temps que Jules Langlais. J'essayais de me lier avec d'autres, et je revenais toujours à Jules. Il me fascinait. Un jour – nous étions en méthode – le

Père avait été appelé au parloir, et il nous avait laissé seuls tout un quart d'heure. Langlais en profita pour se glisser dans le cabinet de physique et revenir avec le squelette. Il prétendit, au grand scandale de la classe, danser, comme il disait, la danse turque avec le squelette. Les yeux languissants et avec des mouvements de croupe qui nous firent pouffer, il désarticulait le squelette. Lorsque les os claquèrent comme des castagnettes, les adolescents cessèrent de rire. Pour moi, je savais que pour plaire à Jules, il fallait rire, et je m'efforçais tant bien que mal. Les voix éclataient : « Langlais, assez, assez ! » Il continuait, pris par son jeu. Lorsque le Père arriva, il n'en termina pas moins son tour de valse. Enfin, il adossa le squelette au mur, essayant de le tenir en équilibre. Le Père fixait Langlais d'un regard sérieux :

– Langlais, allez porter ça où vous l'avez trouvé. Et vous savez que je pourrais vous renvoyer du collègue ?

Ce grand garçon à col blanc ne paraissait pas le moins du monde ému, et il y avait même un

sourire sur sa face, couverte déjà d'un brun duvet.

Les études se poursuivirent, la rhétorique, la philosophie, et enfin l'université, et Jules Langlais nous quitta alors, pour un long séjour d'Europe. À son retour, il hérita de la firme paternelle. Il trônait en bras de chemise, ses bras musclés et velus, dans un bureau où l'on disputait les contrats de charbon, de pétrole, de clous et de colle. Pourtant, aux murs étaient accrochés deux Picasso et un Bonnat, le goût de Jules Langlais étant éclectique. De temps en temps paraissait une danseuse, ou un professeur célèbre, ou quelque tragédien notoire. Le plus bizarre, c'est qu'en dépit de ces visiteurs, l'entreprise marchait rondement.

Le patron avait cette originalité de s'adresser aux personnages les plus huppés dans le plus pur canayen. Certain conférencier quitta une fois le cabinet de Langlais, un sourire suffisant aux lèvres. Langlais, qui avait l'œil vif d'une femme, saisit le sourire au passage :

– Rendez-moi mon enveloppe. Je paie les *artistes* pour m'amuser, non pour qu'ils

s'amuse à mes dépens.

Il n'y avait pas un an qu'il trônait en bras de chemise entre ses Picasso et son Bonnat, devant les monticules de charbon qu'on apercevait de la fenêtre, que je le rencontrai dans *le centre*. Il sortait d'une banque, et c'était troublant de voir, dans ce visage barbu, ces yeux qui furetaient, comme ceux d'une femme détaillent l'inventaire des toilettes. Rue Saint-Jacques, ça faisait drôle.

Très cordial, il me tendit la main :

– Qu'est-ce que tu fais, à cette heure, je te croyais à la taverne en train de boire les économies de tes clients... À moins que tu te proposes d'aller au Mexique : je peux te payer un taxi jusqu'à Montréal-Ouest...

Enfin, des sottises, comme l'amitié en dispense aux notaires. Ce qu'il y avait de particulier, c'est que, sous la plaisanterie facile, on devinait une méchanceté aux aguets. Comment vous dire cela ? Il vous donnait envie, par son rire, de vous faire voleur, assassin,

pédéraste, ne fût-ce que pour vivre quelques heures dans le monde de ses calomnies. Elles avaient toujours un attrait qu'on s'expliquait mal.

Cet homme bizarre se créait un univers de crimes et de bassesses où il circulait, pur comme une hermine. Son âme était peut-être moins pure (et qui sait ?) qui menait la meute de ces acteurs homicides, parricides et incestueux, qu'il créait lui-même du reste. Imaginez un homme qui n'écrit pas de lettres anonymes, parce qu'il est une lettre anonyme vivante.

Pour terminer le portrait de mon ami, je vous dois une autre anecdote, notre visite chez Dufresne.

Dufresne était le plus pauvre de nos camarades et le plus ambitieux. Ouvrier quelconque, son père était mort lorsqu'il était enfant, et sa mère cousait du matin à la nuit, d'abord « pour le faire instruire », ensuite, « pour lui monter un bureau de dentiste » et « une clientèle ». Elle en était à la période de lui « trouver une fille riche ». Dufresne n'étant pas débrouillard, il se confiait à sa mère pour nouer des relations. Dans leur

pauvre maison, elle donnait donc, aidée de sa nièce, des *soirées* où elle réussissait, je ne sais pas quel hasard, à présenter des jeunes filles assez bien rentées. C'est à une de ces *soirées* que l'imprudent Dufresne avait invité Langlais.

Dans la petite maison du faubourd Québec, pour une fois toutes les pièces étaient éclairées. Comme chaque jour, elles fleuraient cependant la boule à mites, madame Dufresne préférant perdre une cliente plutôt qu'une robe à elle confiée. Toutes les pièces étaient éclairées, sauf la cuisine et les cabinets : « ce sera toujours ça de sauvé sur le compte d'électricité ».

Je vous épargne la description de la fête. Sachez qu'il y eut d'innombrables tours de danse, qu'un comique récita trois monologues, qu'une jeune fille à râtelier resplendissant, le premier chef-d'œuvre de Dufresne, chanta la barcarolle d'Offenbach, que madame Dufresne fuma sa première cigarette et que le vin était sucré : « Je le fais d'après les recettes de ma vieille tante ». Joignez que les gâteaux venaient de chez McKeown et que, vers 6 heures, j'entendis les

gloussements des pelottages de la cuisine. Enfin, une *soirée* comme les autres, si Langlais n'en avait pas été.

Déjà, il s'était *fait remarquer* par ses mots et son attitude. Mais il y eut l'épisode du portrait.

Au-dessus du piano, il y avait donc un portrait du grand-père de notre ami, Lémerise, le marchand, enfoncé dans une cravate qui faisait jabot. Langlais le contemplait depuis quelques instants, aussi à l'aise que s'il eut été dans un musée. Les danseurs en ralentissaient leurs pas, lorsqu'ils passaient près de lui.

– Dufresne, je t'achète ton « cadre »... Dis pas non. Il y a longtemps que je voulais avoir une de ces vieilleries dans mon bureau. Ce fera plus digne.

Dufresne sourit avec obséquiosité, croyant à une blague.

– Je suis sérieux. Je t'achète ton grand-père le prix que tu voudras. Mille piastres, si tu veux, un chèque tout de suite... Trop de bonne heure pour

le faire *accepter*, mais il est bon.

Je m'attendais à une scène. Mais il n'y avait pas une paire d'yeux qui ne pétillât. Langlais jouait à coup sûr : les pauvres aiment l'argent.

Déjà il avait enlevé ses escarpins : il était le seul en habit, bien entendu. Il se hissa sur le piano. Il tenait le portrait à bras le corps.

– Il est beau, ton grand-père, on l'embrasserait.

Il baisait la peinture avec des lèvres goulues et bruyantes. On remarquerait la tache pâle que faisait l'absence du tableau « à sa place ordinaire ».

– Je le mets avec mes *effets*... Pas besoin de papier, je le fourrai dans le fond de mon *char*.

Comme il l'avait dit, dans son meilleur accent canadien, il apporta l'énorme portrait dans le couloir et revint aussitôt. On faisait silence, oubliant le disque de phonographe, dont l'aiguille grésillait. J'entendis pourtant chuchoter la nièce :

– Vous y pensez pas, ma tante, le portrait de

grand-père ! Tout ce qui nous reste de la famille !

– Mille piastres, ma fille, mille piastres !

Langlais tendait un chèque à Dufresne :

– Tiens, ton chèque ! Présente-le, demain matin. Si ta banque le refuse, dis au gérant de téléphoner à ma banque.

S’adressant à toutes ces bouches bées, Langlais reprit :

– Finies les affaires, pour aujourd’hui... On va *fêter*, à cette heure. Madame Dufresne va nous servir encore une tournée de vin de *gadelles*, mais, avant, je vais vous danser la danse du scalp... Mamzelle Lortie !... Mamzelle Lortie !... Plus vite que ça !

Il alla prendre par le bras une grande fille osseuse, qui portait une longue robe jaune serin, nuance serin de famille, et, tournant autour d’elle, du plat de la main, il la décoiffa. Elle portait des cheveux longs, et toute une pluie d’épingles tomba sur le tapis. La demoiselle riait, pleurait, riait, gloussait, s’abandonnait.

– Des ciseaux ! des ciseaux ! avec les cheveux

de mamzelle Lortie, je vais danser la danse des vierges hindoues...

C'était si burlesque et si gênant qu'un plaisantin se mit à chanter une chanson à répondre, que tous reprirent en chœur. Langlais, avec sa proie, fut entouré et disparut presque. Il fut bientôt dans le couloir, toujours la vieille fille dans les bras, et criait :

– Bonjour, la compagnie ! J'emmène le grand-père et j'enlève la nonne du sérail.

Ce n'est pas en vain qu'il avait dit, la nonne ; mademoiselle Lortie prit l'aventure au sérieux, elle écrivit lettre sur lettre, téléphona, télégraphia, se fit coiffer à la garçonne et finit par demander son entrée au couvent. Ce qu'elle est devenue, Dieu le sait.

Cependant, Langlais venait de jouer la répétition de son propre mariage. Cet homme frigide se maria. On apprit par les journaux « le grand mariage ». Ce fut une comédie, qu'il monta à dessein, j'en suis sûr.

Ce matin-là, je songeai aux funérailles de

Victor Hugo, ce corbillard des pauvres et l'Arc de triomphe. La marquise devant la cathédrale, les habits, les toilettes, les fleurs, l'illumination, la dignité de Langlais, son visage de bois, de bois barbu, et la femme, cette commise jaunâtre, c'était sinistre dans la farce.

Ce fut après que la vraie comédie commença. Il n'y avait pas deux mois que Jules Langlais et Martine Chartrand étaient mariés que Martine Chartrand avait son journal. Ne croyez pas à une feuille féminine et littéraire. C'était tout simplement le *Combat* et, en dépit des pseudos que je suis obligé d'employer, des arrangements et des coups de pouce que je donne à la vérité du détail, vous reconnaîtrez tout de suite l'histoire. Il n'y a pas si longtemps !

Il va de soi que le nom de Jules Langlais paraissait aussi souvent dans les chroniques mondaines et financières, aux comptes rendus des vernissages et des conférences : on voyait encore plus souvent celui de Martine dans les articles de rédaction. Cette femme se montrait fort habile. Elle avait d'abord posé en Égérie des grands

chefs du passé. « Je ne peux me brouiller avec les partis politiques ni je ne veux peiner des amis qui me sont chers : disons qu'elle était *violette*. La nuance correspond du reste aux doctrines. Dans ses premiers numéros, elle publia des souvenirs inédits sur Jos. Robert, le grand Jos. Robert, qui, durant trente années, avait électrisé son petit pays. Elle avait une façon de le citer, de s'appuyer sur lui, qui faisait de son amitié pour le tribun disparu une sorte de mariage d'outre-tombe. Elle prodigua avec une telle conscience les topos éloquents qu'elle contribua à le ramener au pouvoir, pour ainsi dire, dès les élections suivantes. On aurait dit que le nouveau chef d'État ne faisait que l'intérim de Jos. Robert, qui, avec sa belle barbe, son argenterie de Saint-Grégoire et ses doreries du Saint-Sépulcre, allait revenir par le prochain bateau. Martine passait son temps dans la capitale, et Jules Langlais, s'il vendait plus de quincaillerie au gouvernement, n'en décolérait pas. Son mariage n'était pas la blague qu'il escomptait, et il avait lancé une vedette, sans le vouloir.

Le journal se vendait, et il va de soi qu'il ne

manquait pas d'annonces. Près du titre, on voyait, en dessin stylisé, la gueule de Jos. Robert et l'on ne rencontrait pas de petit « restaurant » qui n'eût ses vingt copies du *Combat* : deux grandes pages de politique, que Martine rédigeait elle-même, une page féminine, qu'elle rapaillait dans ses cahiers de jeune fille et de commise. À la dernière page, un roman-fleuve, que Martine signait d'un pseudo.

Ludovic Brossard, un gros garçon qui avait été reporter, étudiant en droit, agent d'assurance et vaguement fonctionnaire, deux mois après les élections (les deux premiers mois, il était toujours fonctionnaire) Ludovic Brossard faisait la cuisine et la comptabilité. Il passait sa vie au journal, il s'y était aménagé une pièce dont il faisait sa chambre. Il y passait sa vie à boire et à lire des romans érotiques, qu'il faisait venir de France. On ne lui connaissait pas d'autres vices.

Martine s'était mise en tête de convertir Ludovic. Depuis que son journal avait fait gagner au parti une élection dans un comté *difficile*, elle

croyait qu'une bonne argumentation pouvait venir à bout des plus rebelles. La machine à écrire n'est-elle pas le quatrième État ? C'est donc par le style que Martine pensait convertir Ludovic.

Elle amorça une campagne contre la prostitution. L'érudition de Ludovic lui fournissait sa documentation. Pour elle, afin de se mettre en train, après avoir essayé Marcel Prévost, elle lisait l'*Isolée* et *Donatienne* de René Bazin.

C'est alors qu'elle publia son fameux article : « Il n'y a pas de mauvaises femmes, il n'y a que des hommes ». De l'autre côté de la barricade, ses adversaires organisèrent un *tag day* de violettes pour les filles repenties. On colla des placards, avec la photo de Martine Langlais au cœur d'une violette, avec, en exergue, ce qui était maintenant un slogan : « Il n'y a pas de mauvaises femmes ».

Un autre que Langlais se serait fâché : il était trop jaloux de cette notoriété pour ne point se réjouir. Les « Propos du Baron », en troisième

page et qu'on savait qu'il inspirait ne suffisaient pas à sa vanité. Il avait perdu la vedette. Il allait la reprendre. Hélas ! ce serait encore sa femme qui en serait l'occasion.

Ce samedi-là, les quotidiens qui paraissaient de bonne heure durent publier une seconde édition : « Un incendie mystérieux au *Combat*. Ludovic Brossard meurt, asphyxié dans son bureau.

L'affaire se montrait bizarre et l'on ne découvrait pas « la cause de l'incendie » de ce journal politique.

Les premières heures, Martine prit fort bien l'événement et reçut tous les journalistes qui voulurent la voir. Jules assistait aux entretiens. Il eut même un mot qu'on remarqua :

– Il n'y a pas de mauvaises femmes : il y a quand même des assassins...

Ce qui faisait souvenir qu'il y avait eu mort d'homme, si peu intéressant que fût Brossard.

Martine paraissait fébrile et, au départ du dernier reporter, elle eut une crise de larmes, et se

mit à trembler épileptiquement.

– C’est le bouquet, une crise d’hystérie, dit Jules, comme dans tes *mauvaises maisons*, femme vertueuse...

Martine, qu’on avait vue entrer au journal, le jour de l’incendie, dut rendre témoignage. Jules Langlais l’accompagnait, et descendant de l’auto, il souriait aux curieux. Il attendit un moment, souhaitant qu’on le photographiât. Aucun appareil, Jules Langlais fronça les sourcils et entra.

Martine bredouilla son témoignage et la femme politique, la *mère du parti* s’enferra, pâlit un instant, à ce point que le commissaire lui offrit de s’asseoir.

On chuchotait. Quelques-uns, au fond de la salle, parce que Martine était une *femme connue*, opinaient qu’elle n’était pas étrangère à l’incendie, en dépit de l’invraisemblance.

On ne sut jamais du reste comme cela était

arrivé, et les interrogatoires ne donnaient rien. Il n'y eut qu'une *sensation* : une bonne de Martine déclara que, le matin de l'affaire, M. Brossard avait téléphoné, qu'elle avait répondu elle-même et que Martine s'était querellé avec lui...

– Tiens, tiens ! fit à voix haute Langlais, en s'adressant à son voisin, elle devait avoir eu des déceptions avec ses protégées...

Cette enquête ne donna rien. Cependant, sortant de la salle, Jules Langlais, que j'abordai, me donna tout à deviner :

– Tu te souviens de cet Ancien qui coupa la queue de son chien, parce qu'on ne parlait plus de lui.

Je compris, et j'eus un réflexe de dégoût :

– Pourquoi te scandaliser ? la propriété m'appartenait, et il y a une maxime de droit qui permet au propriétaire d'user et d'abuser...

Jules Langlais, dans un sourire sarcastique, avait de ces cynismes. Et l'in vraisemblance de ces gestes ne lui garantissait-elle pas l'impunité ?

Quelques jours plus tard, Jules Langlais convoqua le ban et l'arrière-ban de ses amis et de ses parasites à sa maison des champs. Les invités se rendirent nombreux, et il ne les déçut point, lorsqu'au milieu d'un cercle qui le flagornait, il nous dit :

– Ce n'est pas tant pour mon plaisir et le vôtre que je vous ai réunis que pour vous faire participer à une œuvre humanitaire. J'ai fait une petite enquête et j'ai découvert que ce pauvre Brossard avait un enfant naturel. Madame Langlais nous a appris la philanthropie et j'estime qu'il serait indigne de nous de laisser dans l'indigence un enfant d'un homme célèbre. Je fonde une société de secours, et ma femme en sera sûrement la trésorière : elle s'y connaît. Madame Langlais, veuillez accepter ce petit chèque.

Il présentait le chèque à Martine qui rougissait, pâissait et qui, pourtant, fit assez bonne contenance jusqu'à la fin.

Je partais, et je prenais congé de Martine, lorsque, s'approchant de nous, Jules dit à sa

femme, en me regardant d'un air moqueur, qui n'était qu'à lui :

– Il y a des unions éthérées qui enfantent des maternités spirituelles.

J'estime donc que c'est un moindre mal que Martine, après avoir vendu son journal, se soit réfugiée dans une maison de santé : il l'aurait tuée à petit feu. Quant à lui, vous savez qu'il est en Argentine, où il prépare une *généalogie* des Langlais, que j'ai hâte de lire. J'y verrai peut-être le portrait du grand-père Lémerise.

Le vendu

On l'est toujours de quelqu'un.

Aimez-vous les originaux ? Je ne cherche qu'eux. C'est pourquoi, lorsque je puis faire le voyage, je vais rendre visite à mon ami le docteur Duprat. Alors, j'ai double plaisir. Je cause avec l'homme le plus inattendu du monde et ensuite j'imagine l'histoire des fous authentiques que sont ses patients.

Le docteur Duprat est médecin-chef d'une clinique de maladies mentales, quelque part dans les Laurentides. Un homme bizarre, s'il en est. Soixante ans, il reste si vif qu'on n'a pas le temps de remarquer son âge. Il vous parle, qu'il n'est déjà plus là. Toujours dans la pièce voisine : un livre, une revue qu'il veut vous montrer, par référence. Ou bien sur la véranda : il vient d'apercevoir un nuage suspect, des oiseaux qui

s'envolent et qui lui servent de repère et de baromètre. Les cheveux en broussaille, une barbe de la semaine passée, il paraît relever toujours de quelque maladie, et ses yeux étranges le font ressembler à ses patients. La bouche veuve de trois dents, qui font un trou noir lorsqu'il retrousse ses lèvres charnues, il parle avec un petit sifflement, et son sourire n'est pas fin. Un drôle de bonhomme.

Et une drôle de vie. Je vous la donne comme on me l'a contée. Ses études de médecine à peine terminées, Duprat fit des voyages. Il avait réussi à s'engager comme médecin de bord, et, à chaque escale, protégé par le démon de la bougeotte, il changeait de bateau et de route, faisant, accomplissant ainsi le tour du monde, je ne sais combien de fois : on a de drôles de types en Laurentie, et la jeunesse conformiste ne le sait pas. Dans ses loisirs, il jouait du pinceau. Duprat avait-il du talent ? Je ne m'y connais guère, et à peine ai-je vu deux ou trois des esquisses que ses amis gardent de lui : ne lui parlez jamais de peinture, c'est un sujet interdit. Il s'est rangé et embourgeoisé pour toujours. Il croit que ses fous

sont sa seule fantaisie désormais. Vous verrez qu'il ne se connaît pas.

Sans doute pourtant la peinture ne lui était-elle qu'une expérience d'abord comme tout ce qu'il fit. Songez qu'au cours d'un voyage, ce délicat épousa une négresse, et, ses intimes me l'ont assuré, il vivait avec elle dans une chasteté parfaite. Voulait-il imiter les saints ? Il est vrai que Duprat, au contraire de ses camarades, est resté catholique – sauf sur un point, que je marquerai tout à l'heure. Je ne crois pas cependant que ce soit par vertu qu'il se soit laissé choir dans cette situation anormale. Il voulait plutôt tenter le diable. Rien ne l'attirait comme l'exotisme (quelques années, il imita Gauguin, dans ses tableaux), et je jurerais qu'il ne pénétra jamais dans la cabine de sa négresse, une des deux cabines qu'il lui fallait à chaque voyage, jamais il ne lui baisa le bout des doigts, tout civil et formaliste qu'il fût : je le répète, il faisait là une expérience.

Enfin, il se rangea. Finis les voyages. Sa femme était morte et, maintenant, son bon cœur

voulait se consacrer à ses nièces, jeunes orphelines. Il obtint la direction d'une clinique qu'un philanthrope, sujet lui-même à des troubles nerveux, installait dans les Laurentides. De temps en temps, quand la mort ou la guérison réduisaient le nombre de ses patients, il parcourait la province, en quête de cas curieux. Il recrutait ses malades dans les familles qui ne voulaient pas « que ça se sache ». Ainsi, il n'était pas aisé de faire le tour de ses pavillons.

La dernière fois que j'y fus, c'était la deuxième année de la guerre, et, bien entendu, nous ne parlâmes que des événements internationaux. Duprat parlait, parlait. Il avait sa théorie. Elle valait ce que veulent les théories des autres, on va le voir, la théorie de Thibaut, ou celle d'Arpin. Du couloir où il bricolait, je l'entendais :

– Ne viens pas, je n'en ai que pour une minute...

Duprat me tutoyait, comme il tutoyait tout le monde, habitude qu'il avait prise avec celle de parler d'un ton rude : « Quand on dit vous aux

fous », me confia-t-il, « ils n'écoutent pas, ils sourient. Tu ne sais pas comme les fous sont cérémonieux entre eux. Et, alors, si je leur disais vous, ils me croiraient leur égal, quelqu'un d'entre eux, et adieu mon prestige ! »

– C'est une revue que je cherche, quelque chose sur la franc-maçonnerie, encore une bêtise.

Duprat avait une marotte, il en avait même plusieurs. Catholique fervent, je vous l'ai dit, il n'avait eu de cesse qu'il n'obtînt un aumônier de l'évêché. Il voulait la messe, chaque matin, et il communiait. Cependant, il ne pardonnait point à l'Église ce qu'il appelait la persécution des francs-maçons :

– ... Je te l'accorde, pour les Juifs, les catholiques ne manquent pas de raisons. Je les approuve dans leur méfiance, mais les maçons, c'est une autre histoire...

Il bouillait de colère et son front se marbrait de taches rouges, quelque chose de maladif qui lui venait alors. Il se maîtrisait avec difficulté, et,

souvent, tout essoufflé, il lui fallait s'asseoir un moment, et, tirant un mouchoir bleu – une autre de ses manies, il n'avait rien de blanc sur lui – il épongeait sa colère, qui s'écoulait par petits soupirs. Curieux homme !

– Ça va mieux... C'est étonnant comme je suis jeune de caractère et comme je me monte vite...

Il reprenait de plus belle :

– Tu comprends, toi, que l'Église interdise la Maçonnerie ?

– L'anticléricisme, les persécutions du petit père Combes ?

– C'est *après*. Au début, ils n'étaient pas ainsi. Lis ton histoire.

Il me méprisait, mais le discours l'entraînait. Il défilait ce que les loges enseignent dans leurs manuels.

– Tout ce qui a été fait de grand, depuis deux mille ans, nous le devons à l'Église, je te l'accorde, mais par le canal des loges. Va au fond des choses, et tu verras que c'est par tolérance,

par respect des infidèles et des autres que la Maçonnerie n'avoue pas sa foi. Il y a parmi eux des saints et des martyrs de notre foi.

Avec de telles opinions, comment Duprat pouvait-il rester si pieux et si fervent ? Il servait la messe de son aumônier, il récitait le bréviaire comme un prêtre, et selon l'horaire bénédictin. Curieux homme !

– Tu sais que j'ai écrit à Rome pour avoir une dispense. Je voulais être maçon avec l'autorisation de l'Église. On a refusé : *fiat* ! C'est la peine de ma vie.

– Vous vous contentez d'être tertiaire libre du Grand Orient...

Je voyais celui qui voulait être un nouveau père Gaucher qui perd son âme pour le bien de la communauté, et j'allais voir un autre père Gaucher, de la politique, cette fois.

Je ne vous décrirai pas les couloirs et les pavillons de la clinique. Je veux en venir tout de suite à Thibaut.

Nous étions dans un couloir, et Duprat me dit :

– Écoute-le chanter...

C'était lugubre, un *dies irae* de voix profonde, creuse même et plaintive.

– C'est Thibaut. Tu sais, Thibaut, l'écrivain, celui de 1914. On ne parlait que de Thibaut...

Le chant continuait, de plus en plus profond. Puis, ce fut une psalmodie : *Miserere mei, Domine, secundum magnam misericordiam tuam...* Et, tout à coup, un éclat de rire, un toussement comme si Thibaut allait s'étouffer. Il reprit alors à voix plus haute, comme dans une jubilation : *Benedicite, omnia opera Domini Domino ; laudate et superexaltate eum in secula...*

– Le voilà qui chante le cantique des enfants dans la fournaise. Il en a pour deux jours. Il est sûr maintenant d'avoir son *home rule* que l'Ulster lui arrachera la semaine prochaine...

Nous faisons les cent pas dans le couloir que bordaient les portes closes.

– Il va falloir que je t'explique... Vous ne savez donc rien, vous autres, les jeunes ? Vous ne

connaissez pas Thibaut, le fameux Thibaut, le fils du juge Thibaut, qui, dans son voyage d'Europe, préféra les universités d'Allemagne et d'Autriche à celles de France ou d'Angleterre. Même alors, on le disait calé...

Je prévoyais que Duprat allait me faire le récit de quelque rencontre dans un port. Il s'abstint. Même, il se punit et celui qui aimait à tant parler prétextait une visite à la chaufferie pour s'interrompre. Chaque fois qu'il allait faire revivre un passé qu'il voulait mort et enterré, il se châtiait ainsi : les cinq minutes de silence, pour commémorer sa jeunesse aventureuse.

Nous revînmes à la porte de Thibaut :

– Regarde.

Duprat entrouvrait pour moi une sorte de vasistas par lequel on pouvait observer les patients.

Thibaut était debout, silencieux, comme recueilli, devant un lutrin, sur lequel s'étalait un fort volume largement ouvert, dont j'entrevois

les enluminures brillantes. Il était revêtu d'une robe de bure, et il va sans dire que l'apparence de cette forme monastique, à longue barbe, noire encore, et ces yeux de feu, qui s'éteignaient par instants, ces mains sèches, osseuses qui s'appuyaient au lutrin, formaient un tableau inattendu sur le mur rose de la cellule : Pourquoi ce rose ? Duprat ne me le fit jamais savoir.

– Il prie. Cela peut durer deux jours. Il prie pour l'Irlande... Écoute l'histoire de Thibaut. Je continue. Dès son retour au pays, il entra dans un journal du parti de son père. Il n'y resta pas six mois, les orangistes qui ont le bras long, l'ayant fait liquider pour quelque article furibond sur l'Ulster. Le père Thibaut en mourut de honte. Il laissait de la fortune à son fils, et, parmi les nombreux immeubles de l'héritage, se trouvait un cottage à Westmount, non loin du parc. Sous les grands arbres, dans ce quartier, le plus anglais qui soit chez nous, il vivait seul. Il avait obtenu de faire dire la messe chez lui et chaque matin, un prêtre venait, à qui il n'offrait même pas le

déjeuner. Il était devenu sauvage, ne voyait personne et n'adressait quelques mots qu'à une vieille bonne qui faisait son ménage. Tout le jour, il était plongé dans les mystiques, de Denys au père Guilloché, il les possédait tous. Il lisait ou il psalmodiait. La vieille bonne, lorsque je l'ai pris ici, m'a avoué qu'il se donnait la discipline, à grands coups, la nuit, en criant : « Expiation ! expiation ! » Dans la saison, il se faisait servir des racines de pissenlits, non point pour la salade, mais parce que les saints mangeaient des racines. On finit par ne plus guère s'en occuper, mais depuis sa dernière aventure, les plaintes s'accumulaient. Les dignes Anglais, ses voisins, n'aimaient pas à entendre la nuit psalmodier le bréviaire de la voix que tu connais. Pour faire court, je te dirai qu'à la déclaration de la guerre de 1914, il fit parvenir une dépêche à l'empereur Guillaume : « Majesté, si, comme je l'espère, vous faites la guerre pour délivrer l'Irlande des griffes de l'Ulster, je suis avec vous, et tout mon peuple avec moi ». Ce ne fut pas long, et la famille le fit interner. Il y a quelques années, on l'a mis entre mes mains. Pauvre type !

Lorsque Duprat me faisait ce long récit, nous marchions dans le couloir, et, aux pauses, nous entendions les soupirs pénitents et bruyants de Thibaut. Tout à coup parut un petit homme blond, très agité, qui aborda mon ami :

– Docteur, docteur, quand me laissez-vous partir ?

Le ton était anxieux, et le petit homme regardait Duprat avec les yeux d'un chien qui réclame sa pâtée.

– La semaine prochaine, Arpin, je te le promets.

Le petit homme insistait. Il avait des larmes dans la voix :

– Tout de suite, docteur. Demain, il sera peut-être trop tard...

Puis, changeant de ton, il indiqua la chambre de Thibaut.

– Lui avez-vous dit, docteur ?

– Sois tranquille, Arpin, monsieur sait tout.

Le fou semblait chercher, puis abandonna toute recherche. Il se tournait de nouveau vers la chambre :

– Le maudit ! le maudit ! S’il se *sauvait*, docteur ! Avez-vous bien pris toutes vos précautions ?

Il frappait la porte à coups de poings, à coups de pieds, et, avant que nous eussions le temps de l’arrêter :

– Elle est solide. Il ne passera pas toujours par là... Mais les barreaux ? Savez-vous, docteur, si les barreaux sont bien solides ?... Laissez-moi entrer, je voudrais vérifier les barreaux. Ce serait trop terrible, s’il s’enfuyait...

Il regardait Duprat avec angoisse. Celui-ci le calma d’une tape dans le dos, à ma grande surprise :

– Je reste avec monsieur... Tu sais que j’ai un revolver dans ma poche. Si je vois quelque chose de louche, paf ! Va te reposer.

Le fou eut l’air convaincu et partit.

– Vous ne craignez pas de tromper ainsi vos malades ?

– Je ne le trompe pas. Tout à l’heure, on donnera un bain à Thibaut, et, pendant son absence, je tranquilliserai ce pauvre Arpin en lui faisant tâter les barreaux.

Et Duprat me décrivit le cas d’Arpin :

– Un autre maniaque politique. Le contraire de Thibaut, ou à peu près. *Mein Kampf* ne l’a peut-être pas rendu fou, mais sa folie s’est cristallisée là-dessus. Les démocraties, comme pour Thibaut, l’Ulster, sont le résumé de toutes les horreurs du monde, que le peuple allemand doit régénérer, aidé de quelques étrangers, comme Arpin... Tu ne comprends pas ? C’est que tu n’as pas lu Gobineau, comme Arpin. Ce qui l’a frappé, c’est l’étude de Gobineau sur son ancêtre le pirate normand. Or Arpin descend des Normands – par un escalier aussi long que les nôtres, et il croit que le Führer a entrepris la croisade sainte pour délivrer les plus purs Aryens, et par conséquent, les Arpin... On a vu plus bête.

– Le malheur, c’est que cet Arpin soit fou.

– Et ce qui l’occupe en ce moment c’est Thibaut. Admire ici la logique des fous. Il a vu qu’après son télégramme, on n’a pas arrêté Thibaut. Cela lui a mis la puce à l’oreille. Ensuite Thibaut est à la clinique : or, Arpin, comme tous les persécutés veut seul être et rester un persécuté. Sa conclusion, c’est que Thibaut est payé, que Thibaut est membre de l’Intelligence Service, un des membres les plus sournois, ceux que l’on soudoie pour entretenir la zizanie : diviser pour régner. Qu’il soit ici, l’explication en est que, durant la guerre, ces fameuses maximes machiavéliques sont mises en sommeil. Les fous sont ingénieux dans leurs raisonnements.

Un bruit d’enfer se fit entendre sur nos têtes, vitres brisées, coups brusques, des cris. C’était à l’étage des patients en liberté. Nous fûmes bientôt là-haut. C’était Arpin, qui courait en tous sens, frappant et martelant d’une barre de fer et hurlant :

– Ôtez-vous de là, ôtez-vous de là ! Je suis la cinquième colonne, la cinquième colonne qui ne laisse rien sur son passage.

Il fut vite maîtrisé, mais la cinquième colonne me suggérait des réflexions. Je me disais : s'il faut cultiver son jardin, il ne faut point penser.

L'Irlandais

ou le légataire universel parfait.

Comme tant de villageois, il avait fait fortune dans l'épicerie, il s'était *enrichi dans la boisson*. Arthur Pesant était allé chez les Frères pourtant, il avait *fait un bon cours commercial*, et, quand on quitte le collège à 18 ans, autant dire qu'on a poursuivi son cours classique. Pesant aurait su compter sans cela, mais, au collège, il gardait une belle *main d'écriture*, et quand il lui arrivait de composer une lettre, ce qui était rare, il ne s'y trouvait pas de fautes d'orthographe. Dans son village, on disait d'Arthur Pesant, d'abord qu'il avait réussi et ensuite qu'il était instruit.

Il n'avait pas de qui tenir cependant. Son père, *marchand général*, le marchand général étant en Laurentie une institution comme le notariat ou la prêtrise, le père Pesant avait fait faillite. C'était

un homme *sans dessein*, il *n'avait pas de génie*. Gauche, tout ce qu'il entreprenait périssait. S'il n'y avait eu sa femme, ses enfants *auraient été dans le chemin*. Madame Pesant fut toujours une femme de tête et qui *tira d'affaires* pas mal de fois l'imprudent mari. Notre Arthur venait d'atteindre 21 ans, lorsqu'elle mourut. Elle possédait en propre \$3000, que Pesant n'avait pu lui arracher, si bien que, avec les deux autres enfants, Arthur héritait une somme qui, dans le temps, paraissait rondelette. Le surlendemain des funérailles et avant d'avoir touché le magot, Arthur partait pour la ville. Ce qui lui donnerait le temps de voir venir. Du reste, il ne manquait pas d'expérience, ayant été comptable dans une petite brasserie du bourg voisin.

Arthur trouva vite ce qu'il voulait. C'était une épicerie dans le *Griffin town*, non loin du canal. Et ça lui coûtait une chanson. Le propriétaire, un « enfant de la paroisse », un compatriote, venait d'avoir une attaque, et sa femme, pour lui éviter la tentation du whisky, voulait vendre tout de

suite et retourner au village passer leurs vieux jours.

Arthur s'installa au comptoir de l'épicerie, et il y passa vingt ans. Ces vingt années, il les passa en vérité derrière le comptoir, puisqu'il *ouvrait* à 5 heures 30 et fermait à minuit. Il vendait du gin à la mesure, et, aux connaissances sûres, le whisky au verre. À peu près pas de crédit, du *cash* presque toujours. Un homme aussi avisé que Arthur ne prit pas de temps à mettre de l'argent de côté. Il s'était établi un budget, et, lorsque les recettes dépassaient telle somme, il en distrayait les trois quarts pour prêter chez les notaires sur *première*, et le reste, à la *petite semaine*, ce qui était aisé, les voisins d'Arthur étant toujours à court d'argent. L'usurier pouvait contrôler facilement, et il ne risquait pas de se faire rouler, puisque, le jour de la paye, ces grands enfants, irlandais pour la plupart, venaient l'entamer chez lui. Quand ce n'était pas le mari, la femme se montrait, soit pour les provisions, soit pour les bouteilles de bière dont elle se faisait cadeau, le samedi.

Arthur Pesant s'était aménagé une chambre dans l'appentis derrière le magasin. C'est là qu'il gardait ses vêtements et, surtout, ses livres. Ses livres : entendez les grands cahiers où s'aligeaient en colonnes minutieuses ses comptes et sa comptabilité. Sous la lampe, il lui arrivait souvent d'écourter ses nuits, plongé dans ses calculs. Des rêves s'ébauchaient dans ce réduit. À terre il y avait un tas de journaux financiers américains, soigneusement empilés, la seule dépense d'Arthur, sa tentation étant de faire une fortune rapide à la bourse. Rockefeller le vieux et Carnegie furent ses héros, et, parce que son chat se montrait fort adroit à prendre les souris, il avait eu la fantaisie de l'appeler *John D.* Les chalands ne comprenaient pas.

Jamais il ne sortait, si ce n'est le dimanche, fidèle qu'il resta toujours à la messe. Il marchait jusqu'à l'église des Franciscains, parce que cette église était *pieuse* et aussi parce qu'on n'y quêtait pas. Non point que Pesant se refusât à toute charité : les victuailles qu'il ne pouvait vendre, il

les apportait, en un gros paquet ficelé dans de la *gazette*, aux petites sœurs des pauvres, quand il se rendait à la messe. C'était sur son chemin. À la sœur, il débitait toujours la même plaisanterie :

– Je vous demande pas de reçu, ma sœur. Votre chapelet sera votre *I.O.U.* De l'autre côté, le bon Dieu me paiera mes intérêts.

Quand une créance ne rentrait pas, il choisissait quelques bananes pas trop mûres, qu'il ajoutait en supplément :

– Une surprise pour vous, ma sœur, quelque chose de bon... Mon paquet est plus gros aujourd'hui, c'est pour que votre prière soit plus longue. J'en ai bien besoin.

Cela dura dix ans. Alors il connut Patsy Curran, une grande fille rousse qui travaillait dans une usine voisine, pour faire vivre son père et deux sœurs. Elle travaillait surtout pour faire boire son ivrogne de père, qui, depuis la mort de sa femme, allait de cuites en emplois nouveaux. Il ne restait jamais plus d'un mois à la même manufacture, et il mettait des semaines à se trouver une autre place. Le matin, avant de partir

pour l'ouvrage, Patsy avertissait Arthur :

– Je prends une chopine pour la journée, mais si daddy revient avant 7 heures, pas de crédit. Il en aura assez pour sa journée.

Elle connaissait bien son père, qu'elle était allée chercher à la buvette combien de fois ? Sa sœur Patricia était en âge de travailler elle aussi : elle la laissait à la maison, afin qu'elle surveillât daddy.

Arthur s'attardait souvent à causer avec cette fille rieuse, et Patsy plaisantait volontiers avec lui :

– Si vous étiez Irlandais, monsieur Pesant, je vous demanderais en mariage. Un homme qui est dans la boisson, pas de danger qu'il y touche. Il a peur de s'empoisonner. Un homme dans la boisson, c'est *safe*. Si vous étiez pas si *regardant* !

Son accent qui mangeait les mots le réjouissait, et il disait :

– Pour te prouver que je ne suis pas *regardant*, je vais te donner une belle orange que tu

mangeras en pensant à moi.

Il s'attardait à choisir le fruit, et celui qu'il donnait n'était pas trop vilain.

– Quand vous vous déciderez à m'en donner une douzaine, je vous embrasserai, monsieur Pesant.

Il faut croire qu'un jour il se décida et que Patsy eut sa douzaine d'oranges, puisqu'un soir de congé, on les rencontra tous deux au parc *Sohmer*.

C'était un bel homme que Arthur Pesant, l'homme qui ressemblait le moins à son vice. Des yeux câlins, une bouche souriante, des dents magnifiques. Très grand, il avait des façons de tendre les paquets qui faisaient rougir l'Irlandaise, qui, pourtant, n'avait pas *froid aux yeux*.

Le bruit courut qu'ils se marieraient. Ce n'était qu'un bruit. Cependant lorsqu'elle hérita d'un vieil oncle une petite maison de *Griffin town*, il lui prêta à *six du cent*, deux mille dollars, presque la valeur de la propriété, pour qu'elle pût

acheter un commerce de chapeau. Le père *but* le commerce comme le reste, et, en outre, la famille entière de Patsy était devenue folle, aux nouvelles de l'héritage. Elle-même en avait perdu sa prudence habituelle.

Elle avait visiblement de la peine aussi. Ce n'était plus Patsy qui allait chez Pesant faire les commissions du père, on ne la voyait plus chez Pesant. Lorsqu'elle revenait du magasin, le soir, l'épicerie était pourtant sur sa route : elle prenait un autre chemin. L'on ne sut jamais ce qui s'était passé.

Quant à Pesant, il avait trop d'affaires en ce moment pour se soucier des femmes. Sa vie s'était fixée, mais il y fallait beaucoup d'attention et de surveillance. Il avait acquis un petit immeuble près de la gare, et, presque aussitôt, le chemin de fer l'achetait, payant le triple. Alors, fidèle à son vieux rêve, Arthur s'était *mis dans les stocks*, il avait vendu, il avait racheté, toujours heureux. Pour se vouer tout entier aux spéculations boursières, il se défit de son épicerie. Maintenant, il passait le plus clair du

jour chez les courtiers. Sa vie était tracée. Ce n'est pas qu'il risquait beaucoup, non, toujours des *petits montants*, et toujours dans des entreprises différentes. S'il y avait quelque perte, et c'était rare, les gains compensaient. Arthur Pesant était heureux.

Il vivait au rez-de-chaussée d'un immeuble qu'il avait acheté entre temps, faisant lui-même son ménage et sa cuisine. Chaque année, deux jours, il recevait la visite de sa sœur établie dans l'Ontario, mariée et sans enfants : pour son frère du Manitoba, il n'en recevait des *cartes* que de loin en loin. Il avait fait, comme il disait, des arrangements avec elle. Il lui fournissait le logement pendant son séjour : elle aurait à sa charge les frais de nourriture. Le premier soir, il lui accordait une partie de cartes. Il n'aimait pas ça, mais il faut se sacrifier pour faire plaisir aux autres.

À présent, il était riche, et son *train de vie* n'avait pas changé. Pourtant, deux fois par semaine, les dernières années, il allait au cinéma,

un siège de galerie. Il y avait pris goût.

Chaque semestre, Patsy venait lui payer ses intérêts. Le capital était échu depuis longtemps, mais, bon garçon, Arthur avait consenti maintes fois chez le notaire à une extension de délai, et, comme c'était son notaire, les frais d'acte se trouvaient réduits au minimum : Arthur *parlait* lui-même au notaire. Il exigeait cependant les reçus de taxes et les renouvellements d'assurance : pour le reste, Arthur n'ennuyait pas Patsy.

Elle avait vieilli très vite, peinant fort, dans des manufactures, des restaurants, faisant même des ménages, à l'occasion. Sa sœur s'était mariée, et le mari lui aussi était un ivrogne. Patsy continuait d'être la vache à lait de tout le monde. Une vie de chien.

Une fois, elle avait été en retard dans ses intérêts. Un neveu s'était brisé une jambe en jouant avec un camarade. Arthur avait accepté d'attendre, « mais il ne faudrait plus compter sur lui ». Il avait affirmé, comme tous les avares :

– Les affaires et les sentiments, c'est deux

choses, Patsy, tiens-toi-le pour dit.

Puis ensuite, il a pas d'argent, le père de celui qui a fait le mauvais coup ? Vous auriez pu *l'actionner*.

– Des amis...

– Il n'y a pas d'amis en affaires... Parce que c'est toi, j'attendrai un mois, mais pas plus, et c'est la première comme la dernière fois.

Ce jour-là, ce ne fut pas avec le même plaisir que Pesant fit *son tour de voiture*. Depuis quelques années, il avait cheval et voiture, un autre de ses rêves (les hommes pratiques ayant plus de rêves que les fantaisistes), comme maintenant on a une auto. Ça coûtait gros de foin et d'avoine : des cultivateurs, à qui il *avait fait du bon*, c'est-à-dire en ne *chargeant* que la demie de commission, lorsqu'il leur avait prêté (Arthur n'était pas plus fou que le notaire, il *chargeait* sa commission comme eux) ces cultivateurs le fournissaient à rabais, et, les jours de renouvellement de leur billet, pour rien du tout.

Chaque matin et chaque soir, il parcourait

dans sa voiture toute la rue Dorchester jusqu'à la Cathédrale, et revenait par la rue Sherbrooke. Le soir, il allait plus à l'ouest. Le vernis de la voiture brillait, et l'attelage. Et le cheval était un bon cheval. Il ne le fatiguait pas cependant, si Arthur se montrait fier qu'il fût vif. Que les autres eussent des autos, déjà, ne l'humiliait point. Il savait qu'il pouvait en acheter une quand il voudrait. Il préférait le cheval.

Ses compagnons, des rentiers comme lui et qui suivaient les cotes de la bourse sur le tableau noir, le trouvèrent aussi serein que d'habitude, la dernière fois qu'ils le virent, le matin, chez le courtier. Il mâchait son éternelle chique de gomme (il ne fumait jamais), et il plaisantait sur les valeurs :

– La *Power* prend du temps à se réveiller, aujourd'hui, mais elle a toute la journée à elle... La *Steel* est bien faraute, tout d'un coup, elle prépare quelque chose... Le *Twin* fera pas de vieux os, je vous gage ma part de *Panama*, monsieur Julien...

Il partit à *l'heure de la soupe* et, en tram, se

rendit chez lui. Comme toujours, il dit au *conducteur* :

– Vous devriez me *débarquer* devant chez nous, je suis votre *bourgeois*...

Songez qu'il possédait des *parts* de la compagnie.

À la maison, Patsy l'attendait devant la porte. Il eut un regard de surprise, puis, impassible :

– As-tu perdu un pain de ta fournée, Patsy ? T'as l'air bien drôle ?

Ils entrèrent :

– Dis-moi ce que t'as... T'as l'air d'une fille qui vient à confesse.

La confession n'était pas réjouissante. Patsy avait été malade, le beau-frère avait encore perdu sa place, le locataire n'avait pas payé depuis trois mois...

– Poursuis-le, mets-le dehors...

Enfin, elle ne pourrait pas payer ses intérêts.

– Je t'avais dit que c'était la dernière fois. J'ai rien qu'une parole. C'était la dernière fois. Je te

donne trente jours... Si tu trouves pas l'argent, je te fais vendre... Je vis pas de l'air du temps, comme il y en a.

Patsy était à bout. Elle pleura. Pesant n'avait jamais vu pleurer la fille, qui, perdant ses couleurs, restait riieuse, d'une bravoure insouciante.

– Les larmes, ça prend pas avec moi, tu peux les essuyer. On est pas au théâtre.

Patsy ne sut que se fâcher :

– Vous êtes un sans-cœur, monsieur Pesant, vous pensez rien qu'à l'argent... Ah ! si j'avais su dans le temps !...

Ce fut tout. Arthur blanchit, il serra les poings, puis :

– Va-t-en. Va-t-en, avant que je te mette dehors, espèce de traînée...

Elle partit. Par la fenêtre, il l'observa, qui s'acheminait, le dos courbé.

– Je lui ai fait assez de bon... Puis, après tout, comme dit le notaire, il y a prescription.

Il bougonna quelque temps, s'apprêta à préparer son dîner, dans la cuisine, un *dîner froid*, selon ses habitudes, mais *se sentant drôle*, il décida d'atteler le cheval et de faire un petit tour.

– C'est assez de penser à cette maudite traînée... Ah ! les sacrées femmes ! On a beau rester garçon, elles savent toujours le tour...

On le trouva mort dans sa voiture. Le cheval, ne sentant plus les guides, s'était arrêté quelques pas plus loin que l'écurie, dans la ruelle.

Les funérailles furent retardées jusqu'à l'arrivée de Rodrique, ce frère du Manitoba, qui venait si peu souvent.

Il arriva, portant beau, vêtu de gris pâle, mais la cravate noire et un ample brassard noir sur la manche. Il riait, pleurait, postillonnait, serrait des mains, embrassait les dames, éclatait en sanglots dans le sein des plus vieilles. On ne voyait que lui.

Ce fut aux funérailles qu'il se révéla l'héritier véritable. Ce fut une scène que personne

n'oubliera.

Le cortège allait se mettre en marche vers le cimetière, lorsque Rodrique s'avisa qu'il y avait bien des voitures. Dans sa douleur, d'abord, il sourit d'aise vaniteuse, puis, se ravisant, devant tout le monde, il dit à l'employé des pompes funèbres :

– Ces voitures sont-elles comprises dans le contrat ?

– Non, mais, comme votre frère était *bien connu*, on a pensé...

– Dans ce cas-là, que ceux qui veulent suivre paient leur voiture, la succession s'en chargera pas...

Ce fut dit du ton péremptoire d'Arthur, lorsque celui-ci faisait des affaires. À ce moment, Patsy tout en larmes s'avavançait. Rodrique lui serra la main, onctueusement, puis, la regardant avec les yeux câlins des Pesant, et, lui touchant le bras, il lui dit :

– Tu sais, pour ton affaire, j'ai tout appris par le notaire, on pourra s'arranger, tu comprends ?

Elle comprit si bien que, devant la foule, elle le gifla :

– J’aime autant perdre ma maison que d’avoir affaire à vous autres, vieux cochons.

Rodrique était entré dans son héritage.

Ai-je besoin d’ajouter que, pour le reste, Rodrique, légataire universel, remplaça son frère à ce point que les voisins pouvaient croire que l’autre n’était pas mort.

Coadjutrice

qui montre encore une fois que, si Dieu n'enlève pas le don de la foi aux dévots, c'est par miséricorde.

Je n'aime pas la campagne. Personne plus que moi n'aime pourtant ce qu'on appelle la nature. La campagne plus que la ville me rappelle l'homme, la campagne me rappelle trop l'homme. Ces champs plats, ces cultures, intéressées comme le paysan, me gâtent la terre plus que les buildings vaniteux. Qui ne préfère la pelouse verte des cottages anglais à *ces devants de porte* en terre battue que balaie l'esthétique maniaque de la fermière ?

Hélas ! que d'étés adolescents je passai dans une campagne laide ! C'est alors que je connus Florestine Huppé, la *filie d'œuvres*.

Sans avoir de fonctions précises, Florestine fut l'intendante du presbytère et de l'église ; *fille de médecin*, et pointilleuse sur son rang, Florestine n'aurait pas accepté pourtant la charge d'intendante du curé. Depuis toujours, elle avait l'âge canonique, et ce n'est pas cette question de convenance qui l'aurait empêchée. Mais elle tenait à son rang. Néanmoins, je vous jure que, dans ses sommeils troubles de vieille fille, elle rêvait une « bonne place de servante » chez « un bon curé ». Dans le presbytère, elle aurait fait merveille, si le curé n'eut pas fait de *vieux os*. Cependant, elle accompagnait toujours Célanire, la bonne de la cure, chez Tousignant, le *marchand général*. Elle donnait des conseils sur la coupe des beef-steaks et choisissait elle-même légumes et fruits. Selon les hasards des almanachs et des revues pieuses qu'elle lisait, le curé ne mangeait que des carottes tout un mois, et ensuite il était bourré de viandes saignantes.

Il n'y avait pas que la nourriture. Parfois, Florestine découvrait un désinfectant pour les punaises et les mites, et jusqu'au confessionnal qui en fleurait la naphthaline et le pétrole.

Je ne parle pas du savon, que Florestine préparait elle-même, ou plutôt je vous dirai qu'à une visite pastorale, Monseigneur qui était soigneux et méticuleux de sa personne, lava la tête de monsieur le curé : l'humilité ecclésiastique ne va point jusqu'à l'usage du savon de ménage pour la toilette intime. Ce n'est pas que Monseigneur tînt outre mesure à son rang, mais est-il charitable d'avoir la main rude pour le baisemain ? C'était assez qu'on eût à se contenter d'eau de pluie.

Pour toute aventure, toute une semaine, il y eut froideur entre la cure et Mlle Florentine, qui se permit une irrévérence : « Monseigneur n'est après tout qu'un fils de cultivateur ». La fille de médecin le pensa tout bas, mais sa longue figure jaune le répétait sans parole à tout venant.

En outre, Florestine touchait l'orgue, dans l'espèce un harmonium où, sous la dictée de l'inspiration, elle esquissait des gammes qui coupaient court la basse du chantre Trépanier. N'avait-elle point été l'élève du professeur Méritail, ce Belge aveugle, « musicien jusqu'au

bout des ongles » ? Florestine possédait tous les talents. Elle voulut même offrir une reproduction en tapisserie de la Madone à la chaise, son chef-d'œuvre, et le curé dut invoquer les canons pour la refuser. Afin de ne pas faire de peine à Florestine, il installa pourtant le chef-d'œuvre dans la sacristie, et c'est pourquoi lorsque Florestine recevait des amies de la ville, des « compagnes de couvent », elle ne leur épargnait jamais la visite de la sacristie. Je dois ajouter que Florestine était présidente inamovible des Enfants de Marie, zélatrice du *Moniteur de la bonne sainte Anne* ainsi que du *Bulletin de Notre-Dame-de-la-Délivrance* et du *Courrier des âmes du purgatoire*, et philatéliste distinguée de l'Oeuvre du timbre chinois. Elle lisait ces feuilles de la première à la dernière ligne, et son érudition quant aux miracles et guérisons bizarres n'avait point de limites.

Il va de soi qu'elle était la première à la messe et le bruit de ses talons carrés servait de réveil au curé. « C'est Florestine, il est temps de se lever ». Mais « il avait du temps de reste », parce que Florestine mettait une bonne demi-heure à la

« préparation de la communion ». Elle en avait une particulière pour chaque jour du mois, riche qu'elle était en manuels de piété : toute une bibliothèque reliée en veau et qui n'était pas oisive.

Elle suivait donc la messe du jour, et, une fois, se confessa d'avoir été négligente et d'avoir lu la messe de saint Philémon, quand c'était celle de sainte Clotilde. Chaque semaine, elle venait en ville, pour se confesser chez les Pères, dans le petit parloir. Ce devait être la plus cocasse des distractions pour le directeur, mais, comme il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père... Il me semble que Dieu épargnera le purgatoire à ces âmes futiles, parce que, durant leur vie, elles sont le nôtre.

L'après-midi, il lui fallait son heure d'adoration. À midi, elle avait du reste fait un de ses deux chemins de croix quotidiens : à cause de l'indulgence plénière, elle rêvait de tripler, mais le devoir d'état l'en empêchait.

Florestine vivait seule : elle devait donc prier seule. Cependant, Notre-Seigneur n'a-t-Il pas dit

que, lorsque plusieurs seront rassemblés ?... Pour ne point négliger ce conseil plus que les autres préceptes, chaque semaine, elle faisait son heure d'adoration en compagnie de madame Barbeau, une veuve qui, sans ce rosaire récité en commun, aurait eu la piété paresseuse. Florestine s'était sentie « en conscience » et responsable de ce minimum d'oraison, pour la veuve Barbeau.

Le soir, avant de se coucher, après avoir lu un « bon journal » et parcouru les décès de la *Presse*, elle s'essayait à la méditation, à l'oraison mentale. Tout en n'étant pas *sûre, sûre*, elle pensait être parvenue au degré d'oraison dite de quiétude, et elle comparait les phénomènes que décrit merveilleusement sainte Thérèse à ce qu'elle croyait observer chez elle.

Le dernier été que je passai au village de Florestine, la dévote était dans sa gloire, je veux dire dans son plein. Elle n'en dormait plus des nuits et de réciter toute la litanie des saints, qu'elle avait apprise pour l'occasion, ne lui rendait pas le sommeil. Il est vrai qu'elle était mal à l'aise, et, si le Père à titre de tolérance lui

avait accordé cette récitation, elle restait inquiète et cette prière *couchée* lui semblait singulièrement manquer de respect. On ne prie point pour imiter ces douillets qui avalent des soporifiques et qui se tuent et se dôpent à petites doses. Au bout de quelques jours, elle fit son sacrifice et se contenta d'attendre un sommeil qui ne venait pas, les mains serrées sur son chapelet et son paquet de scapulaires, en pensant au bon Dieu et aux choses saintes. Cependant, elle commença une neuvaine à saint Siméon stylite et, après neuf jours, elle reprit si bien son sommeil qu'elle en arriva un quart d'heure seulement avant la messe. Sa préparation à la messe en fut écourtée, mais comme tous les miracles, le miracle étant évident, c'était en même temps un avertissement spirituel. En conséquence, Florestine se résigna à l'insomnie et n'y pensant plus, elle dormait comme une bûche.

Florestine était donc dans sa gloire, à cause de la tombola perpétuelle. De cette tombola, Florestine était ensemble l'inspiration et l'exécution. Dans cette campagne, que je n'ai pas besoin de nommer, parce que toutes ces

campagnes se ressemblent, il y avait bien entendu une école de frères, enfin le collège. Comme tout le monde, Florestine remarquait que la vieille toiture perdait ses bardeaux. Le frère Philippebertus, l'*assistant-supérieur*, lui avait même appris, au sortir de la messe matinale, que, les jours d'orage, il pleuvait un peu dans sa chambre. « Pour nous faire souvenir de nos frères missionnaires », avait-il ajouté avec une onction malicieuse : le frère Philippebertus était l'esprit de la communauté.

Florestine en avait été bouleversée. « Des pareilles choses, arriver à un religieux ! » Elle en parla à monsieur le curé, qui laissait toute l'affaire à la commission scolaire.

– Il faut faire quelque chose, monsieur le curé, il faut faire quelque chose. Les religieux font le vœu de pauvreté, ils ne font pas le vœu de coucher dehors. Si la commission scolaire est trop sans-cœur pour s'en occuper, on va voir ce que peut une petite femme comme Florestine.

Il n'y avait pas de salle paroissiale. Tant pis ! Florestine se servirait de l'abri pour les chevaux

et les voitures, à gauche du presbytère où les cultivateurs des rangs les remisaient, pendant la grand'messe. Le curé refusa d'abord.

– S'ils ne sont pas assez dégourdis pour trouver une place pour leurs chevaux, le dimanche, je leur prêterai ma cour, avait-elle répliqué.

Aussitôt, en belles rondes, elle avait rédigé une affiche : « Durant tout le temps de la tombola au profit des œuvres et missions des chers frères, on pourra déposer (elle avait écrit *déposer*) chevaux et voitures dans la cour de Mlle Florestine Huppé, musicienne et rentière, près du bureau de poste. »

Elle avait elle-même collé l'affiche à la porte de l'église. Pour la tombola et l'*aménagement des locaux*, elle loua deux jeunes hommes, qu'elle surveillait de leur arrivée à leur départ. Conseils par ci, recommandations par là, c'était sa façon de mettre la main à la pâte. Le deuxième jour, l'un des deux se fâcha !

– Puisque c'est comme ça, j'aime autant pas travailler... J'aime pas qu'on soit à mes trousses,

quand je travaille.

Sur l'heure le malappris fut payé, et un autre engagé.

Quand tout fut terminé et qu'une grande marquise, en forme de tente, allongea l'abri aux dimensions d'un petit cirque, elle posta un gardien et alla faire ses achats à la ville.

Son père ayant été médecin, elle avait des *connaissances* dans le *gros*, et elle en usa. Le frère Andronic l'accompagnait. Non pas qu'il fût dans le même wagon : voire, descendant du train, il ne lui fit, comme il se doit, qu'un petit salut sec, pour ne la rejoindre que chez Hurteau, où il la conseilla sur ses achats. Pas de risque d'être trompé, le cher frère Andronic étant le *financier* de la communauté : temporairement, pour qu'il pût se reposer, il avait une obédience de professeur.

Dans la première semaine d'août, la tombola s'ouvrit et fit salle comble. Il y avait plus de voitures devant la remise qu'il n'y en eut jamais à l'intérieur durant la messe. On vit même quelques autos (c'était au début de l'autre guerre), des

autos qui faisaient s'attrouper les gamins. Florestine rayonnait. C'est elle qui disait la bonne aventure. Pour une fois et le bon motif, elle pouvait tirer les cartes : le Père lui en avait donné permission, vu que c'était dans un but de charité. Prudente et scrupuleuse, elle avait pourtant averti les curieux qu'il ne fallait point ajouter foi au hasard, et ne manquait pas de le répéter aux instants palpitants de la consultation.

Connaissant, comme on devine, l'histoire anecdotique de chacun, ses horoscopes se montraient piquants et les vieux malins observaient : « Elle a beau être pieuse, Florestine, elle parle au diable ».

La tombola la passionnait au point que, deux jours de suite, elle arriva au confiteor de la messe. Ses communions diminuaient de ferveur : heureusement qu'elle travaillait pour le bon Dieu !

La semaine passait, le stock de la tombola s'épuisait, et l'*argent en caisse* s'amoncelait. Il y avait déjà plusieurs jours que la toiture et ses bardeaux étaient payés. Néanmoins, Florestine

prenait goût à la tombola et les *femmes d'habitants* avec leurs filles tiraient de cette foire presque autant de plaisir que de la visite aux grands magasins de Montréal.

Florestine se rendit donc au couvent et elle offrit à sœur Marthe-Marie de prolonger la tombola et ses ventes au profit des religieuses. Celles-ci, qui « s'étaient à peine montrées » à la fête des frères, sautèrent sur l'occasion. Il y eut une nouvelle visite « dans le gros », et, pour renouveler l'appétit des campagnardes, les bonnes sœurs *exposèrent*, anonymement comme il se doit, leurs travaux d'aiguille.

Cela aurait pu durer toute l'existence de Florestine. Hélas ! il n'y avait qu'une école et qu'un couvent, pour ne pas ajouter que l'avarice des *habitants* commençait à se lasser, si les femmes et les filles n'étaient pas encore repues.

Du reste, on finit par *jaser*. Et il y avait des accidents fâcheux. Le docteur, qui n'avait pas donné sa note aux frères depuis longtemps, s'était dit : quand la manne passe, il faut en profiter, et la note avait été plus lourde que toutes les autres.

Pour les sœurs, elles avaient reçu celle du *marchand général*, auquel elles ne pensaient pas.

Plus encore, des *habitants* « étaient venus trouver monsieur le curé ».

– Après les filles, les garçons laissent l’ouvrage pour aller s’amuser à la tombola. Il faut que ça finisse.

Le curé se trouvait embêté et Mlle Florestine n’était pas *commode*.

– Si vous voulez, lui dit-il, on va faire encore une semaine. Ce sera pour les œuvres paroissiales, à cette heure.

– J’y pensais justement, monsieur le curé, aux œuvres paroissiales. Il y a des statues qu’il faudrait renouveler. Les saints ne sont jamais trop beaux dans une église. La semaine prochaine sera la semaine paroissiale.

Les œuvres paroissiales rapportèrent une jolie petite somme, moindre cependant que celle qu’avait espérée le curé, et, surtout, Mlle Florestine. Elle s’entêta donc et commença une autre semaine.

Ce qui mit le comble à la colère d'Isidore Lacasse, qui se rendit à l'évêché. C'était un cultivateur à tête dure qui, déjà, avait passé deux ans sans mettre les pieds à l'église. Il prétendait que monsieur le curé lui avait joué un tour de cochon dans la distribution des bancs à l'église :

– Un tour de cochon pour faire plaisir au gros Lémerise, qui m'en veut, et qui le *liche* avec les grand'messes qu'il lui paye...

Isidore Lacasse avait dit, en partant :

– Ç'a assez duré, il faut que ça finisse, un scandale comme ça... On va *toutes* être ruinés par la faute de Florestine et de monsieur le curé.

Celui-ci reçut donc une lettre lui conseillant en termes fleuris de mettre fin aux exploits charitables de la vieille demoiselle.

Il prit un prétexte :

– Il y en a qui manquent la messe parce qu'ils n'ont pas de place pour attacher leurs chevaux.

– Ils ont mon affiche, qu'ils viennent dans ma cour... Puis, j'y pense, ma cour est assez grande,

je peux transporter la tombola dans ma cour.

– Puis, je vais vous dire, monseigneur...

– Monseigneur ne veut pas qu'on organise des œuvres de charité ? On va voir ça. Monseigneur ! Je vais lui écrire, à monseigneur.

Elle partit, le chapeau en bataille, oubliant de faire sa visite à l'église, une de ces visites dont elle disait : « Ça ne compte pas, c'est en passant ».

Elle écrivit sa lettre, et, comme si de rien n'était, le soir, elle présida à la bonne aventure de ses concitoyens. Mais, deux jours plus tard, au bureau de poste, où elle se rendait chaque soir, à cause de ses nombreux bulletins et messagers :

– Une lettre pour vous, Mlle Florestine, une lettre de l'évêché.

Florestine ne l'ouvrit que chez elle. Avec politesse, mais fermement, monseigneur lui rappelait qu'elle devait obéissance à son pasteur, et que, pour éviter un plus grand mal, il fallait interrompre la tombola perpétuelle.

Florestine obéit sur le champ, comme elle savait obéir. On ne la vit point, ce soir-là, devant sa table d'augure décharnée, et non plus à l'église, le lendemain matin. Florestine boudait la messe et la communion. Le jour suivant, elle fit pis que bouder, elle se dit : « Il n'y a plus de religion, pourquoi aller à la messe ? Les pratiques pieuses sont maintenant défendues ».

Dans l'après-midi, le curé, inquiet et intrigué, vint lui rendre visite.

– Vous venez me donner des nouvelles de la tombola ? Je vous remercie, mais ça ne m'intéresse plus. Ah ! pendant que j'y suis, voilà ma lettre de démission, comme présidente des Enfants de Marie.

Ses yeux flamboyaient à ce point que le curé, abasourdi, se leva et partit en bredouillant.

Le soir, Florestine alla chez le médecin :

– Docteur, donnez-moi des calmants, je ne dors plus.

Le fait est qu'elle dormait moins qu'au plus fort de ses crises d'insomnie. Florestine avait des

tentations ; Florestine avait bien peur de succomber. Irait-elle à la messe, dimanche ? Tout le monde la regarderait, tout le monde rirait d'elle. Monseigneur l'avait récompensée de toute une vie d'œuvres et de dévouement en la laissant tomber comme un poids mort. Non, elle n'irait pas à la messe.

Mais manquer la messe, c'est quand même un péché très grave, plus grave encore pour Florestine Huppé qui, quarante ans durant, depuis ce qu'à la manière des saints, elle appelait sa conversion – après la lecture des *Paillettes d'or* sur le petit nombre des élus – avait donné l'exemple à tout le comté. Depuis deux jours, elle n'était pas allée à la messe, elle n'avait pas communié ! Pas de chemin de croix, non plus, ni de méditation, ni de lecture spirituelle dans ses *Paillettes*. Florestine se damnait. Depuis la lettre, elle n'avait récité qu'un rosaire, « afin que Dieu éclaire monseigneur ».

Au surplus, très fatiguée par sa tombola et comme étourdie par son inaction soudaine, Florestine se sentait vraiment malade.

Elle l'était, puisqu'une attaque d'apoplexie l'emporta justement le dimanche, à l'heure de la grand'messe.

– Dieu lui a fait la grâce de ne pas manquer celle-là, dit le curé, qui, avec la fabrique fut le légataire universel de Mlle Florestine Huppé. Il y avait un legs particulier de mille dollars pour monseigneur.

Requiescat in pace. Le bruit de la rivière profonde et traîtresse, qui longe le petit cimetière et la brise perpétuelle de l'Anse-à-Pitrot bercent le calme de Florestine, dont la dévotion conquérante trouve enfin le repos.

La photo de monsieur Robert

ou le bâtard magnifique.

Du collège, je revenais toujours avec Maurice Godin. Nos camarades prétendaient que nous étions inséparables. Ce n'était pourtant que le hasard du quartier qui nous avait réunis. Ensuite, j'aimais Maurice Godin, parce qu'il me semblait hardi, qu'il riait avec les filles, qu'il flirtait déjà, qu'il avait toujours une cravate neuve et que sa chevelure restait lissée à la pommade. Godin impressionnait ma timidité et ma gaucherie. Mes lectures lui faisaient illusion, et puis mon père était un *professionnel*.

Le sien n'était que commis dans un petit magasin. Ce n'est du reste qu'assez tard que je le sus, mon ami Godin parlant assez volontiers de sa mère, la nièce des Corbeil, « les Corbeil de la quincaillerie », la cousine de Thibaut, le fils du

juge, et enfin la cousine de tout ce qui avait nom dans la *Presse*, et surtout le *Star*, parce que, encore adolescent, il se piquait de connaître l'anglais mieux que nous tous.

Lorsque je connus monsieur Hormisdas Godin, il y avait déjà longtemps que je fréquentais la maison. À chacune de mes visites, madame Godin (je devinais qu'elle venait d'enlever son tablier et qu'elle avait relevé ses cheveux fous), prenait prétexte de la toilette de son fils pour venir causer avec moi.

– Comment va votre mère ? Votre mère, j'aurais tant de plaisir à la voir...

– Ma mère sort si peu.

Je devinais qu'elle se forgeait un portrait de ma mère, romancé selon sa réalité et qu'elle inventait avec ses souvenirs d'enfance. Car Mme Godin était née d'une famille *bien*. Ses yeux luisaient de concupiscence, et je suis sûr qu'elle aurait fait des bassesses pour être invitée. Quant à moi, aussi vaniteux, je craignais que Maurice ne

fût dépaycé dans notre simplicité.

– Votre mère est une Martin, je pense ?

– La mère de ma mère était une Martin, plutôt...

– C'est la même chose.

Cela continuait jusqu'à l'arrivée de Maurice. Elle était alliée aux Martin, elle avait « très bien connu » la femme de Martin « qui avait fait fortune au Klondike »... Ensuite, elle passait aux Charbonneau, pour revenir aux Drolet.

Lorsque, toujours pressé arrivait Maurice :

– Tu t'en viens ?... On part ?

Elle nous souriait, d'un sourire mélancolique :
« Comme mon garçon est chanceux de sortir avec un fils de professionnel ! »

Les Godin avaient quatre enfants. L'aînée était dactylo, l'autre fils, dans l'Ouest, la plus jeune serait institutrice, et Maurice, on espérait qu'il se « ferait prêtre ». C'est pourquoi toute la famille

se morfondait à son cours classique. Le noviciat de Maurice se bornait à courir les petites filles, et il boudait sa mère pour un pantalon qui n'avait pas été repassé, il boudait sa sœur, qui, au retour du bureau, avait négligé ses souliers, il boudait son père qui, du « marchand en gros » qu'il connaissait, n'avait obtenu cette chemise qu'il lui fallait pour la soirée des Lalonde.

Trois fois par semaine, quatre fois, c'était la même scène :

– Bonsoir, Maurice, tu t'es bien amusé ?

Ainsi parlait monsieur Godin, qui, à moitié endormi d'attendre dans la cuisine, Maurice qui n'arrivait pas, avait dans sa chambre entendu ouvrir la porte.

Maurice ne répondait pas. Maurice détestait son père, qu'il estimait commun, dont toutes les habitudes l'agaçaient. Il ne se rasait même pas avec un Gillette, et chaque fois que Maurice surprenait son père avec son vieux rasoir :

– Personne ne se rase comme ça maintenant... Tu vas te couper.

Le ton pointu de Maurice faisait trembler la main du père. Il se coupait. Il en vint à se raser à la dérobée. Cependant, un soir, il arriva, joyeux :

– Maurice, j’ai reçu un cadeau, aujourd’hui...

Les yeux de Maurice brillaient. Souvent son père lui apportait ainsi du magasin une cravate, une chemise, des boutons de manchettes.

– Le jeune Larose s’est acheté un nouveau Gillette : il m’a donné son vieux. Je vais me raser comme les jeunes, à cette heure.

– Veux-tu que je te prête ma pommade, pour compléter ?

Monsieur Godin était toujours rabroué. Combien de fois, lorsque j’attendais Maurice dans le petit salon, j’entendis :

– Va fumer dans la cour. Ton tabac sent mauvais.

Il m’arriva même deux fois qu’au cours d’une promenade avec Maurice, j’aperçus un grand homme maigre qui, j’en étais sûr, était monsieur Godin. Il traversait la rue et s’arrêtait devant une

vitrine. Maurice haussait le ton, gêné :

– Tu ne m’écoutes pas...

Il hâtait le pas jusqu’à ce qu’il y eût moins de risque d’être abordé par monsieur Godin.

Ce n’est pas que Maurice fût plus fier de sa mère. Cette grosse courte, qui venait me parler au salon, l’humiliait presque autant. Cependant elle le servait et surtout lui servait. Si le père était son esclave, sa mère était son intendante. Il lui accordait l’amitié qu’on porte aux domestiques qui ont eu des malheurs. Aux instants d’abandon, il lui arrivait de faire des confidences, mais cela n’allait pas loin, et, un jour de distribution de prix, je lui demandai ingénument pourquoi sa famille n’était pas là, comme les autres.

– Mes parents sont vieux. Ils se sont mariés tard, tu sais. Puis, la famille, je n’aime pas ça.

Je jurerais que si le père de ce petit Gide eut manifesté le désir d’assister à la distribution de prix, il aurait répondu à son père :

– Ta place n’est pas là.

Après une distribution de prix, je revenais en

effet avec lui, lorsqu'il me dit, les bras chargés de ces bouquins *dorés sur tranche* dont nous gratifiaient les calculs machiavéliques du collègue :

– Attends une minute !

Il courut dans la petite rue voisine et revint, les mains vides.

– J'ai donné mes prix à quelqu'un qui travaille là. Il me les rapportera ce soir... Des prix, ç'a l'air trop bête, trop enfant, pour se promener avec ça.

J'étais convaincu que sa mère l'attendait là et qu'il lui avait remis les volumes. Sur sa demande, nous fîmes un grand détour, « parce qu'il avait envie de marcher » : nous n'aurions pas la malchance de la rencontrer.

C'est par recoupements et racontars, que je finis par reconstituer cette maison, cette famille. Maurice restait la discrétion même, et vous ai-je dit que, dans les premiers temps, il me demandait toujours, lorsque nous arrivions près de chez lui, de prolonger notre marche ? Je suis sûr qu'il hésita longtemps avant de me faire pénétrer dans

leur logement. J'y était entré une première fois par une raison qui était presque une effraction. Il n'était pas au collège depuis une semaine. Nous n'en avions aucune nouvelle et, bien entendu, ils ne possédaient pas de téléphone. Le professeur m'avait donc demandé d'aller le voir. Maurice était malade. Il se leva quand même : aurait-il pu me recevoir dans une chambre sale ? La plus belle de la maison, cependant ! Et, lorsqu'il était revenu au collège, il m'avait boudé quelques jours, faisant route avec un autre qui n'aurait pas l'idée, celui-là, de le relancer chez lui. Il me dit enfin, d'un ton rageur :

– Puisque tu connais le chemin, viens me chercher, le dimanche, chez nous.

J'y fus, dans l'après-midi. L'odeur m'indiquait que les meubles avaient été vernis, et les coussins étaient neufs. Personne à coup sûr ne s'asseyait sur le divan, et les vitres paraissaient trop claires. Madame Godin avait mis deux doigts de poudre et paraissait plâtrée :

– C'est pas beau comme chez vous, mais vous remarquerez pas.

Cette grosse courte avait été belle, et sa volonté énergique dirigeait tout dans la maison. Parce que son mari ne gagnait pas assez, elle avait un temps installé chez elle un atelier de couture, puis, voulant marier ses filles, elle avait cessé. Depuis lors, monsieur Godin, pour compenser, travaillait double et, souvent, le soir, faisait des extras. Il n'aurait plus fumé, si son ami Trudel, qu'il voyait le dimanche, après la messe, ne lui eut donné du tabac en feuilles. Fumer était le seul vice de monsieur Godin, et, pour le satisfaire, il risquait de ne pas dîner, le dimanche, s'attardant chez Trudel. Un jour qu'il était plus en retard que d'habitude, il était arrivé quand tout le monde « sortait de table ».

– Je suis pas pour tout faire... Tu vas laver la vaisselle, d'abord, pour qu'elle traîne pas. Ensuite, tu mangeras ce qui reste... Si c'est pas assez chaud, tu feras chauffer.

– Tu sais ben que oui, ma femme.

– Tu feras attention au gaz : je veux pas des comptes impossibles.

Lorsque je quittais la maison avec Maurice, je

n'avais qu'à me retourner pour le voir qui nous regardait partir, à demi caché par le rideau. Madame Godin était là aussi, et, une fois, je la surpris, qui repoussait son mari :

– Tu prends toute la place, avait-elle dit sans doute.

Une autre fois, elle vit que je la voyais, et j'eus honte pour elle, lorsque, subitement, le rideau se rabattit.

Je pressentais qu'un jour ces pauvres gens vivraient un drame à leur mesure. Maurice me la conta, au sortir d'une retraite fermée, qu'il fit alors, non par pitié ni par remords, mais parce qu'il ne savait où percher, incapable qu'il était, dans sa colère, de demeurer à la maison de ses parents. Il me parlait avec une haine et une exaltation telles que j'en perdais la moitié de ce qu'il disait. Son ton, ses yeux, ses silences, le geste brusquement arrêté :

– Tu comprends ?

me faisaient voir une scène que je vais tenter de

reproduire, en la complétant.

Ce soir-là, monsieur Godin, qui, pour une fois, avait congé, cherchait un mouchoir dans un des tiroirs du buffet où par incurie sa femme les plaçait.

– Je trouve pas de mouchoir.

– T’as qu’à regarder dans la commode.

Quand un malheur doit arriver, il y a toujours des signes anormaux qui l’annoncent. Madame Godin ne permettait jamais à son mari de *fouiller* dans les tiroirs. Monsieur Godin avait son tiroir, bondé de ses frusques, c’était assez.

Il ne connaissait donc pas le contenu du tiroir qu’il examina d’abord. Il le bouleversa, le mit sans dessus dessous, énervé, et son énervement ajoutait encore au désordre. Enfin, entre deux jupons, il met la main sur une photo, qu’il regarde distraitement et remet en place. Continuant à chercher, il trouve son mouchoir, un mouchoir déchiré, comme tous ceux qu’on lui laissait. Il referme le tiroir, puis, tout à coup repense à la photo, et la reprend dans le tas de

jupons :

– Tiens, c’est drôle, un type qui ressemble à Berthe, comme deux gouttes d’eau.

Berthe, c’était sa fille aînée, la sténo, celle qui lui était le plus pitoyable, la seule qui se souciât un peu de lui.

Il cherche, il scrute la photo, il la mange des yeux :

– Tiens, c’est Robert, oh ! oui, c’est monsieur Robert. Mais qu’est-ce que monsieur Robert fait ici ? On le connaissait pourtant pas tant !

Monsieur Robert avait été son premier patron, un « gros marchand », retiré maintenant et dont on voyait encore souvent le nom, voire la photo dans les pages financières : directeur de ci et de ça, enfin un « millionnaire » ! Il « avait paru encore sur le journal », la semaine précédente. Monsieur Godin l’avait vu.

Il restait là, planté, les yeux vagues. Il semblait attendre qu’une pensée s’élevât en lui. Il y avait quelque chose qui voulait prendre forme, des idées qui ne parvenaient pas à s’associer.

Cependant, monsieur Godin n'était d'abord que mal à l'aise.

– Qu'est-ce que je fais là. Je l'ai pourtant, mon mouchoir !

C'était plus fort que lui, il ouvrait de nouveau le tiroir, lorsque la voix de Berthe demanda :

– L'avez-vous trouvé, papa ?

[Maurice était le seul de ses enfants qui le tutoyât.]

– Oui, oui... Je viens...

Il ne repartait pas. La voix aussi le troublait, et une autre voix se mêlait à celle-là, celle de Robert, de monsieur Robert.

– Je suis fou !... Qu'est-ce que j'ai ?

Brusquement, il rouvrit le tiroir, en tira encore la photo :

– C'est Robert, monsieur Robert, et il ressemble à Berthe comme deux gouttes d'eau.

Le cœur lui battait.

– Comme c'est drôle, les ressemblances !

Il jeta, sans savoir, la photo sur le lit, où, quelques minutes plus tard, Maurice la découvrirait, en écoutant sans rien dire le reste de la scène. Puis il retourna à la cuisine, où madame Godin commentait avec Berthe les mondanités du journal.

– Qu’est-ce que t’as ? T’as l’air drôle sans bon sens.

– C’est rien. Un petit étourdissement.

– Vous êtes *changé*, papa.

C’était la voix de Berthe. Il éclata :

– Toi, si tu te tais pas... Tais-toi, tais-toi, ou ben...

Il était rouge de colère, maintenant, et les deux femmes, abasourdies, l’observaient.

– Non, laissez-moi. Ça va se passer. Je travaille trop... Je suis malade...

Madame Godin l’observait toujours. Puis, d’un ton satisfait et méchant :

– Tu manges trop, d’abord. Ça finira par te

jouer un mauvais tour.

Il ne répliqua point. Le dos courbé, silencieusement, il alla chercher sa pipe dans son paletot, où il l'avait laissée. Il était décidé à ne plus se priver, et il fuma, en se promenant dans le couloir, n'osant cependant rentrer dans la cuisine. Le tabac n'avait pas le même goût que d'habitude. Qu'y avait-il donc ?

– On est même plus capable d'avoir du bon tabac.

Il laissait éteindre sa pipe, qu'il tenait à la main, indécis, puis il lança :

– Je vais aller faire une petite marche.

– Fais attention. Tu travailles demain matin.

Il fit quatre rues, puis revint, le dos glacé. Il avait envie de tout briser, il ne savait pourquoi. Pouvait-il s'avouer quoi que ce soit ?

– À quelle place qu'est Berthe ?

Berthe était dans le salon, en train de s'ennuyer avec un petit noir, et de poser.

– Il pourrait pas venir un autre soir, celui-là !

Madame Godin l'observait encore, de son œil inquisiteur :

– Veux-tu me le dire ce que t'as aujourd'hui ? Tout le monde est fou, Maurice s'enferme dans sa chambre, en claquant la porte... J'en fais trop, pour des sans-cœur...

Il ne répondit même pas, se promenant rageusement. Et, rageusement de même, Mme Godin se renfonça dans son journal : « On annonce les fiançailles... »

– Ma femme, as-tu vingt-cinq cents ?

– Vingt-cinq cents ? Pourquoi, vingt-cinq cents ?

– Pour m'acheter du tabac. J'ai plus une cent.

Cela était tellement imprévu qu'elle se leva et lui tendit la pièce.

– Mon Dieu ! que t'es fatigant, aujourd'hui... Il tient pas en place ! Tiens, je te donne cinq cents de plus, tu m'apporteras une tablette de chocolat, j'ai ma fringale. C'est assez de se priver pour des sans-cœur.

Elle était gourmande, mais les commandes de

chocolat, elle se les réservait d'habitude. Tout était anormal, ce soir-là.

Au bout de cinq minutes, il revint.

– T'as mon chocolat ?

– Ben oui ! ben oui !

Il se promena encore deux heures de suite, dans le couloir, sur la galerie en arrière.

– Puisque t'es si fou, je t'attends pas. Je me couche : je m'endors.

Il finit pourtant par se coucher, par dormir. Dans la nuit, il eut le *pesant*, des cauchemars le firent crier.

– Réveille-toi ! Réveille-toi !... Tu vas ameuter tout le quartier.

Ensuite son sommeil fut si lourd, sur le matin, que sa femme dut le pousser pour le faire lever.

– C'est l'heure, je te dis... Grouille-toi... Si t'es malade, dis-le.

– Je suis pas malade... Je me lève.

Au déjeuner, Berthe remarqua cet air abattu, ces yeux gonflés

– Vous travaillez trop, papa.

– Faut bien, notre vie n'est pas gagnée, fit madame Godin.

Dans la rue, il rencontra un voisin :

– Vous vieillissez, monsieur Godin.

– C'est la vie, monsieur Ménard.

Et, lorsqu'il revint de sa retraite, Maurice, qui avait de ses confidences, m'avoua cyniquement :

– Si au moins, monsieur Robert m'avait ressemblé, je pourrais avoir un but dans la vie. Monsieur Robert m'aiderait... Il fallait que ce soit cette *gauchère* de Berthe qui est incapable de profiter de quoi que ce soit. Je reste le fils du commis Godin.

Le naïf

Conte-postface

Il n'y a pas d'exemple qu'un romancier n'ait peiné ou blessé à son insu d'excellentes gens, auxquelles il était à mille lieues de penser, lorsqu'il écrivait son roman.

FRANÇOIS MAURIAC.

Philippe était né avec des lunettes : il fut toujours naïf, et jamais ses yeux écarquillés ne cessèrent leur étonnement.

Il avait pris au sérieux ses classes, avec ses livres d'histoires, lorsque les autres enfants cherchaient le jeu, et il n'avait jamais fini de jouer, parce que le jeu lui était une étude.

On l'envoya dans un collège lointain. Il sut que la prison est une prison. Il rusa pour en sortir,

et, lorsqu'il quitta la prison, il pleura son départ.

La première communion le déçut, qui ne correspondait pas à ce que les frères enseignaient de ces délices. On lui faisait croire aux images, et il ne savait pas que la communion est une réalité.

On lui prouva l'existence de Dieu par des syllogismes vainqueurs, et, quand il vit que Dieu ne se touche pas plus que ça ne se sent, il perdit la foi.

Il n'avait plus de foi. Il voulut être logique. Il vendit ses dictionnaires pour connaître l'amour, et son père lui apprit que les conventions de la société sont tyranniques.

L'alcool lui montra un monde moins terne que l'autre. Il but, il fut malade et devint un voyou.

Ce fantaisiste se fit notaire. Il croyait que le notaire reçoit des actes. Il reçut des actes et négligea les placements auxquels il n'entendait rien, et l'on fut étonné qu'il vendît son étude.

Il écrivit et disait ce qu'il pensait : sa réputation de bohème était faite. Quand il louait,

on ne l'écoutait pas. Quand il moquait, on lui suggérait en riant une nouvelle victime. Ce qui le perdit, c'est qu'il pensait qu'on pouvait critiquer ce que le patron admirait.

Il voyait des amis vivre de commissions, de gratifications, et de primes et de bonis : il crut plus simple et plus honnête de quêter. On lui donnait, mais il était obligé de payer son écot d'une farce ou d'une plaisanterie, et c'était encore travailler. Pour faire comme tout le monde, il se décida à tromper. On lui fit savoir qu'on n'était pas dupe et qu'il y a des choses qui ne se font point, si on n'y met des formes.

Il se dôpa, et on lui demandait de vivre dans la vie réelle. Il était heureux, et on lui prouvait qu'il souffrait.

Un jour, Dieu, qui n'est pas conformiste, l'appela au milieu d'une ivresse. Surpris et pensant à une bonne blague, il ne prit pas la peine de se peigner et de se raser, et il le suivit. Les autres riaient ou se scandalisaient de le voir s'approcher de la Table, dans ses vêtements de carnaval et l'haleine chargée de vin.

Le plus surpris, ce fut Philippe, qui sut que Dieu ne lâche pas aisément la main qu'Il prend.

Cependant, il connut les dévots, qui le conviaient à l'apostolat en lui parlant de politique. D'autres s'étonnaient de ne pas le voir plus riche ni plus respectable. Il laissait dire et trouvait son plaisir dans les bas-côtés de l'église.

Un jour, à la taverne, il eut une rechute. Son compagnon, deux jours plus tard, prenait le chemin du confessionnal. Il connut que Dieu se sert de tout, qui tire les âmes des bouges et enseigne en même temps l'humilité.

Philippe confesse que nous vivons dans une vallée de larmes, et il dit que Dieu nous y donne le viatique du rire. Philippe est heureux et sa retraite est peuplée de joie. Il sait que la joie est le cliché vrai de l'amour.

Table

Le mariage blanc d'Armandine	5
Le bâton de vieillesse	30
La prévoyance de monsieur Lapointe	44
Les méfaits de la poésie	69
Le méchant.....	86
Le vendu.....	107
L'Irlandais.....	123
Coadjutrice	140
La photo de monsieur Robert.....	158
Le naïf	176

Cet ouvrage est le 122^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.